Les Bohémiens, ou L'Écossais parvenu. Tome 4 / , par l'auteur du "Nécromancien irlandais"... traduit de l'anglais ; par [...]



LES BOHÉMIENS.

DE L'IMPRIMERIE DE JALABERT, A VERSAILLES.

LES

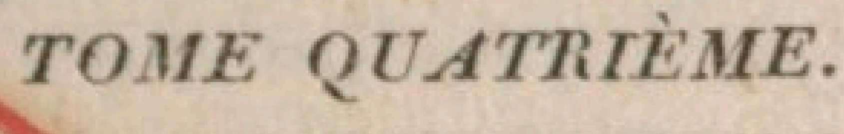
BOHÉMIENS,

OU

L'ÉCOSSAIS PARVENU,

Par l'auteur du NÉCROMANCIEN IRLANDAIS, des ANNALES DE LA PAROISSE, et de divers autres ouvrages;

Traduit de l'anglais par M.***, auteur de JEUNESSE ET FOLIE, traducteur des RUINES DU CHATEAU DE DUNNISMOYLE, de la FEMME CRIMINELLE PAR AMBITION, etc.



TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez { PIGOREAU, libraire, place S.t-Germain-l'Auxerrois.
CORBET, libraire, quai des Augustins, n.° 63.
MASSON, libraire, rue Hautefeuille, n.° 14.

1823.

LES
BOHEMIENS.

CHAPITRE LIII.

Le Procès.

LORSQUE le procès commença, le comte de Sandyford et sir Hubert Mowbray étaient assis sur le banc. Sa Seigneurie était placée à la droite du président. Lorsque le verdict fut lu, les prisonniers plaidèrent leur non-culpabilité. Le fils, avec la plus grande véhémence, protesta de leur innocence de l'assassinat, en reconnaissant de nouveau qu'ils avaient volé le corps;

mais, sur un signe de notre héros, il se désista sur-le-champ de sa défense, et garda le silence.

Après une courte exposition des faits, prononcée par le rapporteur de la couronne, l'audition des témoins commença à avoir lieu. On fit aux postillons les mêmes questions auxquelles ils avaient déjà répondu devant le coroner : le groom du lord Sandyford fut aussi interrogé sur les mêmes faits, et il fut évidemment reconnu que le plus jeune prisonnier était un des deux individus qu'on avait vus s'éloigner du cadavre. Plusieurs autres témoins prouvèrent qu'ils avaient trouvé la montre et les autres bijoux du défunt sur la personne du vieillard.

L'interrogatoire étant ainsi terminé, les spectateurs furent convaincus que le délit était parfaitement établi, et les regards du comte paraissaient égale-

ment être d'un funeste présage pour les malheureux prisonniers. Sir Hubert Mowbray, qui, pendant tout l'interrogatoire, avait témoigné la plus vive anxiété, se renversa sur le dossier de son siége, comme s'il sortait d'un embarras extraordinaire, et parut délivré d'une grande inquiétude.

Après un court intervalle, le juge demanda ce que les prisonniers avaient à dire pour leur défense. Alors Blondel répondit en leur nom qu'il avait préparé un court exposé, qu'ils espéraient que le juge consentirait à lire aux jurés; en conséquence, il fit passer le mémoire à André, qui s'était assis, comme par hasard, au-dessous de lord Sandyford, et qui le remit à Sa Seigneurie. Le comte fut un peu ému en le recevant, mais dit au juge, en le lui présentant, que, comme il était écrit d'une

manière très-peu lisible, il s'offrait de le lire à la cour, s'il le lui permettait.

Le juge remercia le noble lord de son offre polie, et dit à haute voix que, quoique l'évidence des faits et les déclarations des témoins parussent irrésistibles, les prisonniers pouvaient cependant se considérer comme heureux, dans leur funeste position, de voir leur défense confiée à son noble ami le comte de Sandyford, qui la lirait. Le mémoire produisit un effet qu'il était impossible de calculer, et fut écouté par tous les auditeurs avec une respectueuse attention qu'il eût été impossible d'attendre sans cette circonstance, d'après l'évidence des faits.

A la fin de ce discours, le comte se leva. Sa figure élégante, son extérieur séduisant, auraient suffi pour faire naître dans le cœur des auditeurs les dis-

positions les plus favorables ; et ce sentiment fut porté jusqu'au respect, par la solennité de la circonstance et la mission charitable dont il s'était chargé. Cependant n'étant point accoutumé à remplir un rôle principal dans une assemblée aussi mélangée et aussi nombreuse, il parut d'abord légèrement embarrassé ; peut-être cela devait-il s'attribuer à sa conviction d'avoir concouru au bienveillant artifice qui avait fait tomber le papier entre ses mains. Quoi qu'il en soit, cela produisit l'effet d'augmenter en sa faveur l'affection des spectateurs, si nous pouvons nous servir de cette expression.

Le mémoire commençait par une peinture simple de la condition abandonnée des prisonniers. Il était dit que, s'ils n'avaient consulté que leurs propres sentimens, ils n'auraient point entrepris de se justifier, mais se seraient

tranquillement laissé conduire à l'échafaud, non qu'ils eussent commis aucun crime qui méritât un si terrible châtiment, mais parce qu'ils étaient convaincus que la cour et le juge ne pourraient faire autrement que de les croire coupables.

« L'apparence, disait le mémoire (et en cet endroit le lecteur devint plus pathétique), est si forte, que nous ne pouvons lui résister..... Nous fuyons, épouvantés, loin du corps d'un homme assassiné..... On nous trouve nantis de ce qui lui appartient..... A quoi peuvent servir des protestations d'innocence contre des faits aussi notoires? Cependant, malgré cette évidence, bien propre à convaincre les juges devant lesquels nous sommes en ce moment, nous nous déclarons entièrement innocens de ce crime affreux. Néanmoins qui d'entre vous peut ajouter la moin-

dre foi à la déclaration de deux misérables vagabonds, élevés au sein d'une vie licencieuse, accoutumés aux actions les plus répréhensibles, et dont l'existence paraît, aux yeux de tous les spectateurs, devoir finir de la même manière qui semble devoir être, en ce moment, le partage de ce pauvre vieillard méprisé, et de son fils, qui recueille en cet instant le triste héritage de toute son ignominie? Milord et Gentlemens du jury, les lois de ce royaume présument que chaque accusé placé à la barre est innocent, jusqu'à ce qu'il ait été reconnu coupable..... Mais sommes-nous traités ainsi? Au contraire, Milord et Messieurs, mettez vos mains sur vos cœurs, et dites au ciel, si cela vous est possible, que vous n'êtes pas venus à ce tribunal avec la plus intime persuasion de notre culpabilité, et que, dans l'enquête, on a plutôt cherché à faire

trouver coupables de malheureux proscrits, qu'à saisir aucune des circonstances qui auraient pu atténuer celles qui déposent contre nous....... Mais à quoi nous servirait d'insister là-dessus? Comment pouvoir résister à une fatalité invincible? L'habitude, l'éducation, la lettre même de vos lois, des lois en exécution desquelles vous êtes obligés de nous juger, ont privé les vagabonds Bohémiens de tous les priviléges communs aux sujets de ce royaume, et les considèrent déjà comme criminels, avant même qu'ils ne soient convaincus d'aucun crime. Si nous n'avions pas paru devant vous dans cet état de dégradation originaire, si nous avions possédé, comme tous les accusés qui sont journellement traduits à cette barre, les premiers élémens de quelque droit à être considérés comme innocens, alors nous aurions courageusement entrepris

de nous défendre : et quoique nous eussions pu, en dernier résultat, contre une évidence aussi défavorable, ne pas réussir à établir entièrement notre innocence, nous aurions pu du moins, Messieurs du jury, vous faire hésiter au moment de rendre votre verdict, et vous faire trembler vous-même, Milord, au moment où vous seriez obligé de prononcer la fatale sentence. Alors nous aurions pu démontrer que nous n'avions contre nous que des présomptions ; nous aurions demandé au conseil de constater que le cadavre n'était pas roide et froid lorsque les domestiques du lord Sandyford l'enlevèrent de dessus le chemin : car, Milord et Messieurs du jury, vous auriez dû exiger vous-mêmes la preuve de ce fait ; et nous vous demanderions, non à vous, mais au monde entier, s'il est probable que deux hommes qui, quelque temps au-

paravant auraient commis un meurtre sur le grand chemin, et dans l'ombre de la nuit, se fussent volontairement exposés au danger d'être découverts, en s'éloignant alors, pour revenir le lendemain matin dépouiller leur victime. La chose est incroyable, et cependant vous y ajoutez foi si vous nous présumez coupables; car, en faisant de nouveau interroger les témoins, on connaîtra que le cadavre était roide et froid au moment où ils nous surprirent le pillant.

» Milord et Gentlemens du jury, vous avez à peser dans votre sagesse que, si nous avions pu croire, dans le premier moment, que vous nous auriez regardés comme coupables, il nous aurait été facile de constater que le défunt avait été vu vivant la nuit précédente, non loin du lieu où son corps a été trouvé. N'est-il pas probable que le meurtre a été

commis peu de temps après? et si nous pouvons établir que nous étions alors à une distance très-éloignée, nous oserons vous prier de nous dire si les personnes qui ont vu, à cette heure et dans ce lieu, l'homme assassiné, ne doivent pas être plus probablement soupçonnés d'avoir eux-mêmes commis le crime, que de malheureux hommes que des présomptions évidentes (car ce ne sont que des présomptions qui vous ont été soumises) vous ont disposés à condamner. Vous penserez sans doute que les personnes auxquelles nous faisons allusion sont à l'abri des dangers d'une pareille accusation, par leurs vertus et la haute réputation dont ils jouissent. Oui, Milord et Gentlemens du jury, ils en sont à l'abri; il n'existe point de motif évident que l'on puisse donner pour démontrer qu'ils ont pu se porter à commettre un pareil crime; tandis que

l'infamie héréditaire et la pauvreté des Bohémiens offrent assez de garantie pour pouvoir, sans hésiter, les punir de toutes les offenses dont on les suppose coupables. Mais l'opprobre est-il le père ou le fils du vice? la pauvreté est-elle toujours la mère des crimes? La honte qui s'attache aux vagabonds proscrits n'est souvent que le triste héritage des délits de leurs ancêtres. Mais dans les replis inconnus de vos propres cœurs, n'avez-vous jamais ressenti les noires atteintes de la haine et de la vengeance? Mettez pour un moment à part le déplorable héritage d'infamie que les Bohémiens reçoivent de leurs parens. Si du moins vous pouvez assez vaincre vos préjugés pour vous porter à cet acte de justice, et nous traiter avec cette impartialité que les hommes placés sous le glaive des lois sont fondés à réclamer et à attendre, en agissant ainsi vous au-

rez bientôt changé d'opinion à notre égard, et nous ne vous paraîtrons plus aussi coupables. Considérez ensuite par combien d'autres causes, aussi bien que par la pauvreté, les hommes, en général, peuvent être malheureusement induits à commettre des crimes; et lorsque vous y aurez bien réfléchi, vous ne croirez plus qu'il n'y ait que l'indigence qui ait pu porter à ce crime mystérieux. Représentez-vous, par exemple, deux jeunes gens rivaux, dans toute l'effervescence du jeune âge, brillans des mêmes avantages, jouissans d'une égale fortune, et tous deux épris de la même maîtresse, avec cette ardeur bouillante que la jeunesse seule peut inspirer. L'un d'eux obtient l'objet de leur amour commun. Réfléchissez à ce que cette préférence a eu d'amer pour l'autre, à la haine, au ressentiment qu'elle a fait naître dans son cœur. Observez-les en-

suite dans le cours de leur vie. Voyez l'amant favorisé, enorgueilli peut-être de sa coupable victoire, se livrant de plus en plus aux plaisirs; tandis que son adversaire, sans doute dégoûté par le mauvais succès de son aventure amoureuse, dirige toutes ses pensées vers des calculs d'intérêt et l'amélioration de sa fortune. Portez ensuite vos regards plus loin, et au moment où la ruine de son rival est entièrement consommée, voyez-le se mettre en avant avec une apparente générosité qui humilie lorsqu'elle paraît secourir; paraissant tendre alors à son ennemi une main secourable, étonner le monde par son désintéressement et sa munificence. De là cherchez à lire dans le cœur du malheureux banqueroutier; réfléchissez aux émotions amères qu'a dû y faire naître une vie licencieuse, et qui sont continuellement en fermentation. Est-il

possible de supposer qu'entre deux personnes telles qu'on vient de les dépeindre il puisse exister d'autres sentimens que ceux de la haine la plus invétérée, quoique la prudence habituelle de l'un, et quelque reste de considération de la part de l'autre pour le respect humain, puissent encore servir de frein à leur animosité respective. Mais supposez que, par quelque accident imprévu, après une longue suite d'années, ils se rencontrent et se provoquent mutuellement, dans le même lieu et à la même heure de la nuit où le meurtre a été commis. Admettez aussi que le bienfaiteur pervers soit suivi de son domestique, et que le banqueroutier soit à pieds. Si, le lendemain matin, le banqueroutier est trouvé mort sur le lieu où il a été rencontré, et s'il est possible de prouver que son ennemi invétéré, aussitôt qu'ils ont passé l'un à côté de

l'autre, a éloigné son domestique sous un prétexte frivole, tout homme sensé ne penserait-il pas, en pareil cas, quelle que fût la réputation du gentlemen....? Mais regardez sir Hubert Mowbray! »

Lord Sandyford lui-même tressaillit à cette brusque apostrophe, qui avait été ajoutée après qu'il avait parcouru la défense, avant de la lire au tribunal. La manière dont il la prononça produisit la plus forte sensation. »

CHAPITRE LIV.

Le Rêve de la Médaille.

Les mots : Regardez sir Hubert Mowbray, étaient écrits à la fin d'une page, et en tournant la feuille on n'y trouvait rien qui suivît ces mots. Le juge demanda ce que cela signifiait ; Blondel répondit aussitôt qu'il ne pouvait l'expliquer, qu'il fallait que ces mots eussent été insérés par quelque méprise qui n'était point de son fait.

« M. Blondel, dit le juge, à moins que vous ne pensiez autrement, il est inconvenant de continuer plus long-temps cette espèce de défense : je vous conseille

donc d'appeler les témoins que vous désirez faire entendre. »

L'adroit conseiller adhéra sur-le-champ à cette suggestion, et le comte s'assit, réfléchissant en lui-même sur la singularité de cet incident, tandis que les yeux de tous ceux qui composaient l'assemblée, juges ou spectateurs, étaient dirigés vers sir Hubert Mowbray.

Lorsque l'ordre fut rétabli (car l'agitation précédente, produite par l'apostrophe imprévue, avait duré quelque temps), notre héros fut se placer dans la loge des témoins, où il relata, avec autant de brièveté que de précision, tout ce qui s'était passé entre lui et les Bohémiens; mais il ne fut point interpellé par Blondel, relativement à la carte. Lord Sandyford admira son sang-froid et la précision de ses réponses; cependant il fut désagréablement surpris de voir omettre une circonstance aussi

importante. Le docteur Safron ſut ensuite appelé, et déclara positivement l'heure à laquelle Weelie avait demandé à être admis chez lui. Les postillons et le groom de lord Sandyford furent aussi successivement entendus, et constatèrent jusqu'à l'évidence le fait énoncé dans le mémoire, que le cadavre était roide et froid.

Le juge était si étonné de la tournure que prenait cet interrogatoire, que sa main tremblait en écrivant les dépositions des témoins. Tous les yeux, fixés sur sir Hubert Mowbray, exprimaient les soupçons; et on observa plusieurs ſois que ses traits pâlissaient, et qu'une sueur froide découlait de dessus son visage : mais il conserva toujours sa place.

Lorsque la procédure en était à ce point, Blondel demanda qu'il fût fait lecture de l'interrogatoire qui avait eu

lieu devant sir Hubert, et de celui subi devant le coroner, ce qui fut accordé. Mais, dans les notes de sir Hubert, au lieu du nom et de l'adresse de notre héros (le soupçon de la vieille femme égyptienne se trouva confirmé), un autre nom, une autre adresse, avaient été substitués aux véritables.

« Où est la carte? » dit Blondel.

« Elle a été, je ne sais comment, égarée ou perdue, » dit sir Hubert, d'une voix tremblante.

Le juge blâma sa négligence, qui avait causé un pareil accident.

« Peu importe, » dit Blondel; et un moment après il ajouta : « Mais je découvre en ce moment que la carte n'a point été perdue : j'invoque néanmoins votre attention et celle de Messieurs du jury, sur la circonstance singulière qu'elle ne contient point le nom et l'adresse qui ont été écrites sur le registre

des minutes. » La carte déchirée fut présentée au juge, qui, en la passant à sir Hubert, le regarda sévèrement : le baronnet, cependant, sut assez maîtriser son agitation pour nier que ce fût la même carte.

Les prisonniers, en entendant sa dénégation, poussèrent un cri de rage, et un murmure effrayant se répandit dans toute l'enceinte du tribunal. Blondel, néanmoins, avec une sérénité impassible, continua à marcher vers son but, et dit : « Je suis vraiment peiné d'importuner la cour. J'aurais désiré interroger sur ce point le témoin Weelie : cette erreur manifeste a été commise avec intention. »

« Je crois cela très-possible, répondit le juge avec chaleur. Que Weelie soit encore examiné. »

Il fut, en conséquence, se placer de nouveau dans la loge, et non-seulement

affirma par serment qu'il avait donné une carte, mais aussi qu'il avait reçu la visite de la vieille femme égyptienne ; et la déclaration, quant à ce dernier point, fut confirmée par le constable, à qui Jacob l'avait d'abord faite, et qui, jusqu'à ce moment, n'avait pu deviner pour quel motif il avait été assigné comme témoin.

Un bruit sourd d'inquiétude et d'étonnement circula dans le tribunal, et fut bientôt remplacé par un profond silence, lorsque Jenkins, groom de sir Hubert, fut appelé. Son maître, au moment où il monta dans la loge, se retira précipitamment ; et il était vraiment temps, car ses réponses à un petit nombre de questions très-simples, faites pour éclaircir les circonstances dont il avait fait mention à notre héros, dans la cour des écuries de l'auberge, convainquirent tous les assistans que, dès ce moment, les soupçons du crime planaient beau-

coup plus violemment sur sir Mowbray que sur les Bohémiens, quoiqu'il n'y eût encore contre lui aucune imputation directe. Mais les esprits avaient été tellement disposés par la suite étonnante des réflexions contenues à dessein dans le mémoire, que chaque phrase des dépositions du groom portait avec elle la force d'un fait réel.

En ce moment critique, une exclamation d'horreur partit tout-à-coup du milieu de la foule assemblée devant la maison de justice. Le juge tressaillit sur son siége, et le jury, comme dirigé par une impulsion supérieure, proclama l'innocence des Bohémiens. Au même instant, des cris confus annoncèrent que sir Hubert Mowbray, dans un accès d'égarement, s'était jeté du haut d'une croisée, et s'était tué sur la place.

La cour s'ajourna aussitôt; mais avant que les Bohémiens ne se retirassent de

la barre, Blondel saisit une occasion de leur remettre, en présence de ses collègues, l'argent que la vieille femme, dans sa simplicité, lui avait donné pour qu'il se chargeât de la défense. Ce procès fut l'époque d'où data sa fortune. Les journaux parlèrent de son adresse et de ses talens en termes qui exprimaient la plus vive admiration : par suite, il fut retenu d'avance pour toutes les causes importantes, et quoique sa difficulté à s'exprimer l'empêchât de pouvoir jamais devenir célèbre comme avocat plaidant, il acquit une grande fortune comme avocat consultant, et parla toute sa vie de notre héros comme de celui à qui il devait ses richesses.

Néanmoins il n'y eut personne sur qui le résultat singulier de cet important procès fit autant d'impression que sur le comte de Sandyford, qui vit la pénétrante sagacité de son favori dans

la conduite adroite qu'il avait tenue dans cette affaire; et lorsqu'ils se réunirent à l'auberge, à la sortie du tribunal, il lui parla avec tant de considération, que le changement de ses manières fut pour Weelie le gage certain de l'ascendant qu'il pourrait prendre maintenant, même sur ce seigneur accompli et doué des plus hauts talens. Néanmoins sa simplicité naturelle, semblable à l'éclat de l'inaltérable diamant, n'éprouva aucune altération : il continua à être toujours bizarre et capricieux; et même, tandis que le comte applaudissait fortement à la manière généreuse avec laquelle il s'était conduit vis-à-vis des Bohémiens, il commença à se promener à grands pas dans la chambre, et à témoigner son humeur et sa surprise de ce qu'ils n'étaient pas venus le remercier. « Non pas, dit-il, que je fasse le moindre cas de tous leurs remercîmens;

mais j'aurais voulu avoir une explication avec la vieille femme sur tous ses tours, attendu que je compte, Milord, devenir diseur de bonne aventure, si ma profession va mal. »

« Je ne connais point d'oracle que je voulusse consulter de préférence, » dit le comte, avec un ton plus gai qu'il ne l'avait eu jusqu'alors.

« Parlez-vous sincèrement, Milord ? En ce cas prêtez-moi votre main ; vous serez ma première pratique. »

Dans la liberté du moment, le comte, en plaisantant, lui tendit sa main, qu'André saisit avec empressement ; et après l'avoir regardée en silence pendant environ une minute, il ne put vaincre sa sensibilité, et le comte tressaillit en sentant sur sa main une larme qu'il venait de répandre.

« Au nom du ciel, Weelie, que veut dire ceci ? » s'écria le lord.

André laissa aller la main, et s'éloigna à une certaine distance, jusqu'à ce que son émotion fût passée; ensuite, s'avançant de nouveau, il dit : « Milord, pourquoi voulez-vous me défendre de vous être de quelque utilité dans ce qui touche de plus près à votre cœur? J'ai été aujourd'hui un instrument dans la main de la Providence, pour sauver les pauvres Bohémiens, à qui je n'avais aucune obligation; mais je suis encore, et bien malgré moi, un être inutile pour vous, qui êtes sous le ciel mon plus grand bienfaiteur. Les Bohémiens paraissaient aussi coupables dans leur position que Milady dans la sienne : Votre Seigneurie sait à quel point j'ai su faire ressortir leur innocence. Pourquoi persistez-vous dans votre aveuglement, et pourquoi passer aussi tristement qu'un hibou dans les bois les plus beaux jours de votre vie? Rien de plus

bizarre, Milord; et je ne vous laisserai point de repos que vous n'ayez entendu ce que j'ai à vous dire. »

Le comte fut déconcerté; mais prenant un siége, il écouta le récit que lui fit notre héros de ce qu'il avait entendu du docteur Safron, relativement à la jeune fille italienne et à son enfant. Lorsqu'il eut fini, le comte se leva, et quitta l'appartement : André aurait voulu l'arrêter, et même fit quelques pas en avant pour le prendre par son habit; mais Sa Seigneurie, sans avoir égard à ses instances, s'éloigna précipitamment.

CHAPITRE LV.

Esprit de Parti.

Nous devons maintenant appeler l'attention de nos lecteurs sur une série de circonstances qui avaient pris précédemment une autre direction, mais qui, en ce moment, viennent se rattacher à l'histoire de Weelie. Le vicomte de Riversdale, fils du marquis d'Avonside, et frère de lady Sandyford, avait été pendant plusieurs années en pays étrangers, dans un exil volontaire, pour des raisons que ni son père ni ses amis n'avaient pu approfondir. Sa conduite, à la vérité, comme celle du

comte son beau-frère, plus accompli que lui, était pour eux une énigme inexplicable. Au lieu de se lancer, comme ce dernier, dans une carrière de dissipation et d'extravagance, le vicomte s'éloigna de toute société, et voué à une entière solitude, il s'y abandonna au découragement. Sa santé était naturellement délicate; un air de langueur, répandu sur tout son extérieur, indiquait les symptômes du génie ou de la faiblesse.

A l'époque où il quitta le collége, l'aurore boréale de la révolution française commença à briller sur l'horizon politique. Des cœurs généreux, jeunes et sans expérience, exaltés par le souvenir du patriotisme des Grecs, la grandeur et les vertus des Romains, considérèrent cette époque comme l'aurore d'un nouveau jour pour le monde moral, et le commencement du mil-

lésime prédit par les oracles du saint écrit. Lord Riversdale fut du nombre de ceux qui adorèrent avec le plus de ferveur la nouvelle étoile du jour : mais Sandyford, qui était alors un de ses meilleurs amis, quoiqu'il partageât les mêmes sentimens d'admiration, possédant néanmoins un génie plus élevé et plus pénétrant, eut bientôt découvert la splendeur météorique et éphémère du phénomène révolutionnaire; et dans plusieurs occasions se permit non-seulement de se moquer des espérances glorieuses et enthousiastes de Riversdale, mais même lui donnait quelquefois à entendre que bientôt son ardeur se refroidirait, et qu'on le retrouverait encore parmi les champions des anciennes institutions. Il s'amusait beaucoup à plaisanter de cette sorte son beau-frère, mais jamais au point de l'offenser, quoique cela lui

donnât de fréquentes occasions de professer hautement une constance inviolable pour la cause de la nouvelle liberté.

A l'époque du mariage du comte, lord Riversdale était revenu prendre sa place au parlement, et avait établi sa résidence en ville, chez le marquis son père. Par suite de la politique héréditaire et des liaisons de parti du vieux pair, Sa Seigneurie fut présentée à un grand nombre des membres les plus distingués des deux chambres, qui avaient adopté les vues et les opinions de M. Burske, et son âme ingénue ne put concevoir que la politesse qui doit régner dans les liaisons sociales pût être considérée comme devant exercer quelque influence sur l'intégrité de ses principes en matière de droit public. Sandyford, néanmoins, le prévint du contraire; mais un faux orgueil le fit

persister à subir l'épreuve à laquelle il s'était soumis, et même à cultiver avec quelques chefs du parti ministériel une liaison plus intime qu'elle ne l'eût été sans cela. D'accord avec son père, il acceptait invitation sur invitation de ceux qu'il considérait comme les adversaires de la liberté; mais il assurait toujours ses amis qu'il était insensible aux caresses du pouvoir.

Le jour où le parlement fut assemblé pour la première fois après son élection, il se rendit à la chambre avec son père. Le marquis eut occasion d'aller chez le ministre, et ils le rencontrèrent dans Dowing-Street. Sans la plus légère observation des deux côtés, le ministre fut invité à prendre place dans leur voiture; et en descendant à la porte de la chambre des Communes, au moment de monter l'escalier, il prit lord Riversdale par le bras, et ils s'avancèrent ensemble.

Cela fut observé par les amis de Sa Seigneurie dans la chambre : cet incident fut interprété de la manière la plus défavorable, parce qu'ils le regardèrent comme le signal d'une réunion qu'ils avaient déjà soupçonnée et prévue, comme devant être le résultat d'une liaison qu'il avait si soigneusement cultivée.

La faible santé de Riversdale eut beaucoup à souffrir de l'extrême chaleur qui régnait dans la salle, encombrée de monde. Il se retira de bonne heure, avec l'intention, néanmoins, d'y revenir. Mais la division sur les adresses eut lieu avant son retour, et cette circonstance, qui ne provenait que de la faiblesse de sa constitution, fut attribuée à une apostasie politique.

En conséquence, dès le même soir, il fut arrêté par les violens zélateurs de son parti, par ceux aux principes des-

quels il s'était rallié, qu'ils cesseraient d'avoir aucune communication avec lui. Cette détermination subite, prise sans aucunes informations préalables, était aussi peu honorable pour eux qu'offensante pour lord Riversdale : elle produisit sur lui un effet aussi magique qu'il fut funeste par ses suites ; et lorsque lord Sandyford lui expliqua la cause du changement de conduite de ses associés en politique, il fut si mortifié qu'on accusât sa vertu de faiblesse, et ses principes de flexibilité, qu'il quitta brusquement Londres, et se démit de sa place à la chambre des Communes. Il se trouva si fort humilié de ce qui venait de lui arriver, que ses facultés morales s'en ressentirent, et qu'il tomba dans un état de mélancolie qui dégénéra bientôt en une maladie de langueur. Les médecins lui ayant conseillé de voyager, il passa dans l'étran-

ger. Pendant l'intervalle qui s'était écoulé entre la première session du parlement, après le mariage de lord Sandyford, et l'époque actuelle de notre histoire, il avait continué à errer sur divers points du continent, sans pouvoir parvenir à cicatriser la plaie faite à son amour-propre mortifié et à sa sensibilité.

Cet isolement complet de la société fut amèrement déploré par son père, comme un des plus grands malheurs; car il avait fondé les plus hautes espérances sur les grands talens de Riversdale. Telle avait été la partialité paternelle du marquis pour ce fils chéri, qu'ayant lui-même une opinion complètement opposée, il avait pu souffrir avec patience qu'il développât devant lui ses espérances de paix perpétuelle et de félicité générale, que l'on supposait devoir être données à l'univers par la canaille de Paris; bien convaincu in-

térieurement que ces illusions de la jeunesse, avide des nouveautés, qu'elle commence toujours par voir en beau, s'évanouiraient promptement pour faire place à l'énergie et à la fermeté de l'âge mûr.

Il le pressa souvent de revenir à Londres, et d'embrasser en politique le parti qui conviendrait le mieux à ses opinions. « Ecartez sur ce point toute déférence filiale à mon égard, dit Sa Seigneurie : quelle différence qui puisse maintenant exister entre nos principes politiques, je sais que, quand le temps en sera venu, vous envisagerez les vrais intérêts de votre patrie sous les mêmes rapports que je les vois moi-même, et qu'à mon exemple vous emploierez tous vos moyens et tous vos talens pour les défendre. Je vous engage donc de nouveau à revenir à Londres, et avec la plus entière liberté pour toutes vos ac-

tions. Tout ce que je désire, c'est que vous vous montriez au parlement, pour prendre part aux grands intérêts du royaume, que je suis fier de dire avoir toujours été soutenus par nos ancêtres avec autant de zèle que d'honneur. »

Riversdale n'en fut pas moins sourd à toutes ces instances ; mais une lettre de sa sœur, écrite aussitôt qu'elle fut établie à Britonsbield-Castle, produisit l'événement désiré. Elle l'informa de toutes les circonstances que nous avons si exactement mises sous les yeux de nos lecteurs, et le pria de se rendre auprès d'elle, car elle ne pouvait pas supporter plus long-temps l'idée de voir planer sur elle la calomnie du monde et le mépris de son époux. Aussitôt qu'il eut reçu cette lettre, qui exprimait la douleur et l'inquiétude, il retourna en Angleterre, et, à son arrivée, se rendit directement à Chastington-Hall. Quoi-

que lord Sandyford n'eût point approuvé l'importance qu'il avait mise à la conduite de ses associés en principes politiques, et les effets qu'elle avait produits sur sa sensibité, il n'en conservait pas moins la plus haute opinion de l'honneur et des principes de son beau-frère, et désirait vivement aussi de voir sa sœur ou son père, d'obtenir de lui quelques renseignemens sur les circonstances qui avaient concouru à plonger la comtesse dans une position aussi affligeante. Mais quand il arriva au château, le comte en était parti pour assister au procès des Bohémiens. Il résolut de l'y suivre, malgré, comme nous l'avons dit, la faiblesse de sa santé. Il voyagea très-lentement, et, en conséquence, n'arriva que quelque temps après que les accusés eurent été acquittés.

CHAPITRE LVI.

Un Voyage.

L'AUBERGISTE avait aidé lord Riversdale à descendre de la chaise de poste dans laquelle il avait voyagé, et sur son désir de voir lord Sandyford, il le conduisit dans la chambre où notre héros était encore assis, extrêmement ému des souffrances intérieures auxquelles son patron paraissait si évidemment en proie.

Lorsqu'on annonça lord Riversdale, Weelie reconnut aussitôt le frère de lady Sandyford, parce que, sans l'avoir jamais vu, il connaissait son titre et son degré de parenté avec la comtesse. Un sentiment indéfinissable de crainte

le porta à jeter un coup d'œil fin et méfiant sur le pâle et souffrant invalide.

« On m'avait assuré que je trouverais ici lord Sandyford, » dit Riversdale, avec un accent interrogateur, et se retournant en même temps pour se retirer.

« Il vient de sortir en ce moment, répondit notre héros : j'attends à chaque instant son retour..... Veuillez vous asseoir jusqu'à ce qu'il vienne. » Il ajouta ensuite, avec un peu d'hésitation : « Peut-être dois-je lui faire savoir que c'est votre Seigneurie qui est venue le demander ? »

Riversdale fut frappé du ton avec lequel cela fut dit, et regardant attentivement Weelie d'un œil pénétrant, dit :

« Je présume que vous êtes dans la confidence de sa Seigneurie, puisque

vous supposez qu'il lui pourrait être nécessaire de réfléchir si elle doit me recevoir. »

Notre héros, à ces mots, s'approcha de lord Riversdale, et s'arrêtant d'un air ferme et décidé, lui dit, d'une voix assurée : « Le comte est mon bienfaiteur et mon ami : je viens de lui parler, en ce moment, peut-être sur le même sujet qui vous amène ; et je l'ai fait avec autant de force que de franchise. En conséquence, si vous consentez à suivre mon avis, vous ne chercherez point à le voir, que nous n'ayons appris le résultat de mes exhortations, toutes relatives à la situation affligeante de cette pauvre dame, sœur de votre Seigneurie. »

« Qui êtes-vous? » s'écria Riversdale, surpris d'une pareille liberté.

« Un ami, » répondit André froidement à la manière brusque dont cette

question avait été faite : ensuite il ajouta vivement : « Vraiment, Milord, il est indispensable que, dans cette affaire, vous vous soumettiez à vous laisser conduire par moi ; car le comte n'entend pas raison sur cet article, et sa tête s'évapore comme une bouteille de vin de Champagne dont on aurait fait sauter le bouchon, toutes les fois que quelqu'un lui parle de Milady. »

Lord Riversdale s'éloigna de plusieurs pas, et prit une chaise, manifestant le plus grand étonnement à l'aspect du phénomène de familiarité si peu polie qui s'offrait à ses yeux.

André le suivit, et s'assit près de lui, en disant : « Je vous prie, Milord, d'écouter ce que j'ai à vous dire. Précisément au moment où je vous parle, je conçois la pensée qu'il serait avantageux pour nos amis communs que,

sans aigrir à présent le comte, en lui reparlant de cette affaire, nous eussions, vous et moi, une conversation sérieuse avec la comteste, dans votre vieille forteresse, où elle est maintenant perchée comme une chouette...... Qu'en dites-vous? »

« Voilà l'aventure la plus extraordinaire qui me soit jamais arrivée, dit Riversdale. Je suis vraiment surpris de voir engagée dans cette affaire une personne de votre extérieur. »

« Qu'importe mon extérieur, répondit André avec impatience, et que peut-il avoir de commun avec la prudence et la vérité? Ou je me trompe fort, Milord, ou madame votre sœur sera très-satisfaite de me voir arriver avec vous. En vérité, il faut que vous partiez sur-le-champ : vous êtes trop faible pour que je puisse vous laisser avec un

homme aussi irascible que le comte l'est en ce moment. Vous avez déjà fait dans votre famille assez de mauvais sang. »

« Je ne pense pas, dit le vicomte, souriant à demi, qu'il y ait ici de grands motifs de craindre une querelle entre Sandyford et moi: nous nous connaissons trop bien tous les deux. »

» Tout cela est parfaitement vrai, dit André; mais je ne veux point m'en fier à vous, et je vais vous en dire franchement la raison. Si le comte de Sandyford ne voulait pas rendre justice à votre sœur..... Maintenant, si vous êtes un homme de cœur, ainsi que je ne doute pas que ne le soit un seigneur de votre rang, que peut-il résulter de là? que des épées hors de leurs fourreaux. »

« Il est impossible que Sandyford se conduise d'une manière aussi indigne! »

s'écria Riversdale, toujours de plus en plus étonné.

« Je n'entreprendrai point, répondit notre héros, de prédire si cela est possible ou non; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le fait est positif. »

« En ce cas, il n'en est que plus nécessaire que je le voie sur-le-champ, » s'écria le vicomte, tremblant d'émotion, et se levant précipitamment.

« Doucement, doucement, dit André, mettant sa main sur le bras de Sa Seigneurie, et le retenant sur sa chaise. Pour l'amour de Dieu, ne vous emportez pas ainsi. Asseyez-vous : écoutez avec patience et attention ce que j'ai à vous dire; autrement le diable se mêlera de nos affaires. »

Lord Riversdale reprit son siége, et notre héros lui expliqua quelle était en ce moment la manière de penser adoptée par le vicomte, et l'instruisit de

toutes les circonstances qu'il était parvenu à découvrir relativement à l'enfant, et aux entrevues qui avaient eu lieu entre la comtesse et Ferrers.

« Vous voyez par tout cela, Milord, qu'il y a encore des malentendus dans tout ce qui regarde Milady; et considérant le caractère de Milord, je pense qu'il convient beaucoup mieux que vous la voyiez avant de dire un mot sur tout cela à Sa Seignenrie. »

Riversdale fut frappé du bon sens avec lequel notre héros venait de peindre la situation et les sentimens du comte, et ne put s'empêcher de convenir que, dans tout cela, il y avait beaucoup de choses qui ne pouvaient être complètement expliquées que par la comtesse elle-même.

Après avoir parlé encore quelque temps sur le même sujet, il consentit

enfin à partir sur-le-champ, avec André, pour Britonsbield-Castle, et à laisser le comte, ainsi que le disait André, à ses propres réflexions.

« Car il est impossible, dit-il, que ce voyage ne nous mette pas à même de mettre un terme à tout ce quiproquo ; par conséquent le plus tôt ne sera que le mieux. »

En conséquence, des ordres furent donnés pour préparer de suite une chaise de poste ; et lorsque lord Sandyford fut instruit de l'arrivée de son beau-frère, il y avait déjà long-temps qu'ils étaient en route.

Néanmoins, pendant le voyage, le vicomte, déjà fatigué par celui qu'il venait de faire, et d'une santé aussi mauvaise que délicate, se plaignit tellement, avant d'être à moitié chemin du château, que Weelie lui conseilla de

s'arrêter pendant la nuit à une auberge; et cette proposition ayant été accueillie, notre héros s'achemina seul vers la demeure de la comtesse.

CHAPITRE LVII.

Découverte.

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis le départ de lord Riversdale et de Weelie, pour Britonsbield-Castle, lorsque le comte revint dans l'appartement où il avait reçu ce dernier, et n'y trouva que Blondel seul. Sans faire attention à l'absence de notre héros, Sa Seigneurie commença à parler du procès, et à exprimer son admiration de l'adresse, de la prudence et du discernement avec lesquels la défense avait été conduite.

« L'extrême sagacité de M. Weelie, répondit l'avocat, m'étonne de plus en

plus, parce que, depuis le moment où la cour s'est ajournée, plusieurs gentlemens, qui étaient présens au procès, sont venus me voir, et ont répandu une telle lumière sur les motifs qui ont pu diriger sir Hubert Mowbray, que j'en suis surpris, et même effrayé. Le rapport de la vieille femme, en le comparant au peu de moyens qu'elle avait pour s'instruire, et le peu de temps qu'elle a mis à faire ces recherches, sont des circonstances vraiment étonnantes : mais la perspicacité avec laquelle M. Weelie a conçu la haute utilité dont serait ce rapport pour la justification des prisonniers, me paraît avoir été une inspiration de la Providence. »

« Quels sont donc, dit le comte, les faits qui sont venus depuis à votre connaissance ? »

« Ils ne sont point extraordinaires en eux-mêmes, répondit Blondel, mais en

les rattachant au caractère d'un homme tel que sir Hubert Mowbray, persévérant, implacable et orgueilleux, ils sont d'une nature et d'une évidence vraiment frappantes. Il paraît maintenant que, la veille du meurtre, Knarl et le baronnet se rencontrèrent aux courses de Kidderbourough, devant la forêt. Dans le nombre des étrangers que le hasard ou la curiosité y amenèrent, il s'en trouva plusieurs qui avaient connu Knarl dans des jours plus prospères, et qui, le voyant dans la foule, au-dessous de la place où ils s'étaient si souvent réunis à lui, sur le pied de l'égalité la plus parfaite, se rappelant de leur ancienne amitié, l'engagèrent à venir prendre place au milieu d'eux. A peine y fut-il, qu'il fut reconnu par sir Hubert, que l'on remarqua rougir d'indignation de ce qu'il regardait de sa part comme une présomption très-déplacée,

et fit remarquer aux maîtres de cérémonie des courses l'inconvenance qu'il y avait à permettre à un homme de son état actuel, et de sa réputation, de s'introduire parmi eux. Knarl ne s'aperçut point de ce qui se passait; mais lorsqu'un de ses amis lui donna à entendre qu'on faisait quelques objections à son admission dans le lieu où il se trouvait en ce moment, il attribua avec raison l'invitation qui lui fut faite de quitter la place à l'implacable ressentiment de son ancien adversaire. L'affaire, cependant, n'alla pas plus loin : en se séparant des amis qui l'avaient appelé parmi eux, Knarl s'éloigna des courses. »

« Ce que vous dites est certainement propre à faire impression, observa lord Sandyford; mais tout ce que je croirais pouvoir en induire tendrait à me démontrer la probabilité d'une querelle entre eux, et qu'après tout sir Hubert

pourrait bien avoir tué Knarl en se défendant de ses attaques. »

« Votre raisonnement serait juste, Milord, dit Blondel, si, depuis, il n'était pas survenu d'autres circonstances. L'expulsion des courses était un anneau qui manquait à la série des découvertes de la vieille femme. Il a été maintenant constaté que Knarl, après s'être éloigné du théâtre des courses, se rendit dans un cabaret, où il se livra seul, et d'un air de mauvaise humeur, à une intempérance telle qu'il fut bientôt dans une ivresse complète. Sir Hubert, après la fin des courses, dîna avec les maîtres de cérémonie et un grand nombre de gentlemens. Tandis qu'ils étaient à dîner, Knarl partit seul, à pied, de Kidderbourough, et pendant la violence de l'orage se réfugia sous un auvent où s'étaient également mises à l'abri plusieurs personnes qui revenaient des

courses. C'est là qu'ont commencé les renseignemens recueillis contre lui par la vieille Bohémienne, et c'est par le rapport de quelques-uns de ceux qui étaient avec Knarl sous l'appentis, qu'elle acquit la connaissance du renouvelle-de leur inimitié. »

« Que se passa-t-il donc? » dit le comte, vivement intéressé par ce récit.

« Tandis que tous les élémens étaient ainsi déchaînés, sir Hubert, suivi de son groom, arriva près de l'auvent, et descendant de cheval, vint aussi se mettre à couvert sous le même abri. Il n'y avait pas long-temps qu'il y était lorsque Knarl le reconnut et le railla de la manière la plus amère, l'accusant d'avoir préparé avec réflexion sa ruine complète, et lui reprocha cette astucieuse et vindicative apparence d'amitié qui lui avait servi à en imposer au reste du monde. »

« Comment sir Hubert supporta-t-il cette scène ? » demanda lord Sandyford, avec agitation.

« Il garda le plus profond silence, jusqu'à ce que l'obstiné Knarl, perdant tout sang-froid, le menaça de dévoiler aux yeux du monde entier l'histoire de leur liaison, l'origine de la haine de sir Hubert, et sa méchanceté atroce, déguisée sous de prétendus bienfaits, au moyen desquels, après l'avoir entièrement perdu dans l'opinion des hommes, il l'avait plongé dans l'abîme le plus horrible, puisqu'il lui avait enlevé jusqu'à sa propre estime.

« Et quel fut l'effet de tout cela ? » s'écria le comte.

« Il fut observé, à la faveur d'un éclair, répondit Blondel, que sir Hubert, qui était debout, immobile, les mains serrées contre son cœur, et respirant à peine, lançait obliquement sur

Knarl des yeux qui exprimaient la fureur et l'indignation. Quoique je ne l'aie vu qu'un instant, dit la personne qui faisait ce récit, jamais je n'oublierai son regard. »

« Je m'aperçois, dit Sa Seigneurie, que vous induisez de tout cela que, dès ce moment même, il méditait le crime. »

« Je le pense ainsi, et j'ai eu lieu de me confirmer dans cette opinion, répondit Blondel, par la précipitation avec laquelle sir Hubert appela aussitôt le groom Jenkins, qui, à ce qu'il paraît, gardait les chevaux à une certaine distance, et quoique la pluie tombât alors par torrens, il monta sur-le-champ à cheval, et retourna à Kidderbourough, comme pour y passer la nuit : mais il paraîtrait, sans aucun doute, que ce n'était point réellement dans cette intention, puisque, de retour à l'auberge, il ordonna à son domestique de ne point

déseller les chevaux. Je viens d'apprendre en ce moment cette circonstance de Jenkins lui-même. Aussitôt que la tempête eut diminué, ils s'acheminèrent vers leur logis, et s'avancèrent avec une rapidité extraordinaire jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les lisières de la forêt : en y entrant, sir Hubert ralentit sa marche, et commença à parler de l'intention qu'il avait d'aller, le lendemain, à la chasse au renard de sir Thomas Fowler, circonstance dont il n'avait jamais parlé auparavant. A la fin ils rencontrèrent Knarl. Le ciel était étoilé et la lune brillante. En le voyant devant eux, sir Hubert piqua son cheval, et le dépassa sans parler. Jenkins pensa que c'était pour éviter les injures qu'il aurait pu lui dire. Mais ils n'avaient pas été loin, que le baronnet, ralentissant ses pas, ordonna au groom de le précéder à la ville, et de donner des

ordres pour qu'une chaise de poste vînt le prendre le lendemain matin, pour aller à la chasse. Par conséquent il était impossible de douter que le meurtre ne fût complètement prémédité, et qu'aussitôt que Jenkins l'eut quitté, le baron ne fût revenu sur ses pas et n'eût consommé son crime. »

« Je ne comprends pas, dit le comte, pourquoi vous paraissez satisfait en apprenant que cet assassinat est si clairement prouvé. Mais qu'est devenu Weelie ? » Sa Seigneurie sonna aussitôt. Il arriva que ce fut un de ses domestiques qui répondit à sa question. Il ignorait l'arrivée de lord Riversdale, mais ayant vu notre héros monter avec lui dans une voiture qui se dirigea vers Britonsbield-Castle, et chargé par son maître de s'informer de M. Weelie, dit qu'il l'avait vu s'éloigner de la ville avec un

gentlemen étranger, dans une chaise de poste.

Lord Sandyford fut troublé de ce renseignement : il sentait qu'il avait brusquement quitté Weelie, dans l'émotion du moment, et craignit de l'avoir involontairement offensé. Blondel, en voyant son inquiétude, se retira aussitôt; Sa Seigneurie, après s'être promenée à grands pas dans l'appartement, d'un air pensif, fit venir sa voiture, et retourna à Chastington-Hall, laissant pour André un billet, dans lequel il le priait instamment de venir l'y joindre le plus tôt possible.

CHAPITRE LVIII.

Une Visite.

La soirée était déjà très-avancée lorsque Weelie arriva au château au : moment où il sonna la cloche de la porte d'entrée, la comtesse était assise seule à sa table de thé. En entendant ses accens familiers et sa voix bien connue, au moment où il marchait vers l'appartement en plaisantant avec Florence, elle se leva et ouvrit la porte pour le recevoir.

« Ceci est pour moi un plaisir inattendu, M. Weelie, » dit-elle, en lui prenant la main avec une cordialité bien différente de son accueil, ordinairement froid et réservé. Il n'était point pré-

paré à une réception aussi amicale, et fut d'abord un peu embarrassé. Il ne put se défendre d'un sentiment de chagrin et de regret, lorsqu'au lieu de la superbe femme qu'il était accoutumé à considérer constamment entourée de toute la pompe et l'élégance du grand monde, il la vit pâle et vêtue avec la plus extrême simplicité.

La comtesse plaça une chaise pour lui près de la sienne, à la table à thé; et avant qu'il n'eût eu le temps de lui adresser la parole, elle dit : « Je présume que vous avez été à Chastington-Hall. » Sa voix chancela en ajoutant : « J'espère que vous avez laissé Milord en bonne santé. »

André répondit en plaisantant, mais avec un regard que la comtesse entendit parfaitement : « Quant à sa bonne santé, c'est une chose que je ne pourrais garantir par serment...... Mais, Milady, je

vous vois ici dans une demeure bien triste; d'après cela je ne suis pas étonné que vous paraissiez recevoir avec plaisir la visite d'un garçon aussi joyeux que moi. J'espère qu'elle aura lieu de vous être agréable, quoiqu'il me semble que vous ne vous y attendiez pas : cependant vous devez penser que je ne suis point venu sans motif. »

La comtesse soupira, et ne fit point de réponse, quoique André s'arrêtât, comme s'il espérait d'en recevoir une. Reprenant alors : « Certainement, Milady, on n'aurait jamais dû attendre d'une femme de votre âge, et douée d'autant de raison, qu'elle pourrait se condamner ainsi à mener une vie de religieuse. »

« Je n'ai point renoncé au monde, dit la comtesse : j'attends seulement ici..... » Elle s'arrêta, paraissant confuse, d'après la conviction que l'ambiguité de

ses expressions était susceptible d'être mal interprétée.

« Vous attendez! dit notre héros impatiemment : que pouvez-vous attendre? »

« Ne vous méprenez pas, s'écria-t-elle vivement, sur le sens de ma pensée. J'attends seulement que je puisse connaître le résultat de l'étrange position dans laquelle je me suis trouvée placée d'une manière si extraordinaire. Je suis enveloppée dans un filet dont il m'est impossible de me débarrasser. Mon sort se rattache à des circonstances que je ne puis maîtriser. Le monde peut croire que je mérite tout ce que je souffre, et ce n'est cependant que le résultat d'une légère indiscrétion. Me reposant sur mon innocence, et convaincue qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard je serai dédommagée de ce que je souffre maintenant, j'attends avec patience le

développement naturel du nuage mystérieux qui m'environne en ce moment. »

« Par l'indiscrétion, je suppose, Madame, que vous entendez la démarche que vous a fait faire l'avis inconsidéré du marquis votre père. »

« Votre supposition est juste. Je n'ai vis-à-vis de mon mari aucun autre tort dont je puisse être blâmée avec une juste sévérité. »

« En ce cas, Madame, puisque vous reconnaissez que cette démarche est une faute de votre part, pourquoi ne cherchez-vous point à l'expier? Si, dans un accès d'humeur, vous vous êtes éloignée de votre époux, vous deviez, lorsque la réflexion vous avait éclairée, revenir à lui, et tout était réparé. »

« Vraiment, M. Weelie, dit la comtesse, je pense que, quand j'ai quitté mon père, pour me rendre à Elderbo-

wer, auprès de la douairière, j'ai agi aussi raisonnablement qu'on pouvait l'espérer d'une femme qui croit n'avoir tort qu'à demi. »

« Je ne répondrai rien à cela. Mais vous savez que les femmes, excepté, néanmoins, celle avec qui j'ai l'honneur d'être en ce moment, sont d'une humeur bien difficile. »

« M. Weelie, cette conversation devient très-pénible pour moi. Je me trouve placée dans des circonstances si difficiles, que je ne sais quel parti prendre. Si je voyais clairement la marche que je dois suivre, je n'aurais pas besoin d'y être engagée. » Après une minute de silence, la comtesse ajouta : « Je veux agir franchement avec vous. Quoique je doive penser, comme femme, que si Sandyford désirait sincèrement une réconciliation, il devrait, en sa qualité d'homme, faire les avances et

venir vers moi, et que ce serait de sa part un acte de bienveillance et d'amour dont je lui tiendrais compte à jamais; cependant, comme épouse, je ne dois point tenir à une pareille étiquette. Désire-t-il me voir revenir avec lui? Assurez-le-moi, j'y retournerai sur-le-champ : je m'efforcerai alors d'oublier le passé, et consacrerai ma vie à l'entourer de tous les élémens de bonheur qui dépendent de moi. »

André fut comme frappé de la foudre: il se trouva dans un embarras dont il n'avait jamais calculé ni prévu la possibilité. Il ne s'était point formé une idée exacte de la force et de la grandeur d'âme que la comtesse manifestait en ce moment à un si haut degré. Il s'écria : « Milord est un insensé, qui ne connaît pas le bonheur dont il se prive, et le prix de la perle dont il repousse la possession. »

La comtesse sourit de la chaleur de ces expressions, et dit : « Venez, venez, mon ami ; laissons tomber ce sujet. Je vois ce qu'il en est..... Je connais Sandyford mieux que vous..... J'ai appris à lire dans son âme, bien plus par le secours de la réflexion, depuis l'instant de notre séparation, que pendant que nous vivions comme mari et femme. Il aimera mieux persister dans son erreur, en dépit de son inclination et du témoignage de sa conscience, que d'être, selon lui, assez faible pour reconnaître ses torts. Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis me réunir à lui, à moins qu'il ne le désire. »

« Je n'ai point dit, s'écria notre héros, empressé de saisir cette expression, qu'il ne le désirait pas : au contraire, je crois, dans toute la sincérité de mon âme, que rien dans le monde, Milady, ne lui ferait plus de plaisir que de vous

voir à Chastington-Hall. Mais..... » Et il s'arrêta.

Cette dame s'aperçut de sa confusion et de son incertitude, et l'attribua avec raison à sa répugnance à parler en ce moment de l'affaire de Ferrers. Dans le fond, il était beaucoup plus satisfait de ses sentimens et de ses réponses qu'il n'aurait pu l'être par une explication quelconque; et après quelques minutes de silence, qu'il employa à prendre la résolution de ne rien dire sur ce sujet, il reprit, d'un ton animé : « Ne parlons plus de sujets aussi sombres. Je suis porteur, pour vous, de bonnes nouvelles. Votre frère, Milady, se rend auprès de vous : il sera ici demain matin de bonne heure. Le pauvre garçon n'a pas beaucoup de force, et a besoin de grands ménagemens. Je l'ai laissé en route, s'acheminant sans trop se presser. » Alors il lui expliqua, d'une ma-

nière plus circonstanciée, comment ils s'étaient rencontrés par hasard, et les motifs qui l'avaient porté à le détourner de voir lord Sandyford.

La comtesse, qui avait écouté avec beaucoup de calme tout le récit, dit, avec une expression qui, pour un instant, déconcerta notre héros : « Comment pourriez-vous supposer quelque probabilité à une querelle entre eux ? certainement il n'y a rien dans la position où je me trouve qui puisse donner lieu à une querelle. »

« Je n'en suis pas certain, dit Weelie sans ménagement. En un mot, Milady, le comte est aussi dur que le marteau d'une porte, et ne voudrait même pas qu'on vous justifiât à ses yeux. »

« La comtesse parut, pendant un moment, comme égarée; mais quelques larmes vinrent à son secours. Elle dit : « Je n'aurais jamais pensé que San-

dyford fît aussi peu de cas de moi. »

Le ton d'accablement avec lequel ces mots furent prononcés perça le cœur de Weelie : il aperçut alors l'erreur qu'il avait commise, ou plutôt l'interprétation erronée que la comtesse avait donnée à ses paroles; et pressé de rectifier son opinion, il dit : « Je pense, Milady, que cela vient de toute autre cause. Il tient plus à vous qu'il ne le croit lui-même, ou qu'il ne donne lieu aux autres de le penser; et je m'imagine que sa conduite ne vient que de ce qu'il craint que vous-même n'ayez pas pour lui tous les sentimens qu'il désirerait vous inspirer. Néanmoins, lorsque demain matin, Milady, votre frère sera arrivé, nous aviserons à ce qu'il y aura de mieux à faire. Mais vous lui éviteriez, ainsi qu'à moi, de grands embarras, si, partant sur-le-champ, vous alliez tomber, comme des nues, à Chastington-

Hall, pour avoir avec votre excellent époux lui-même une explication franche, sans y faire intervenir d'autres amis. »

La comtesse sourit, et pendant le reste de la soirée parla d'objets plus propres à égayer la conversation, particulièrement de tous les amis qu'elle avait laissés à Londres.

CHAPITRE LIX.

Magnanimité.

Le lendemain, la matinée était sombre et brumeuse, et lorsque lord Riversdale approcha de Briton-bield-Castle, qu'il n'avait jamais vu jusqu'à cette époque, l'aspect de son antique magnificence, ses murs et ses tours brunis par le temps, firent une forte impression sur son imagination, et lui inspirèrent les pensées les plus graves et les plus solennelles. Depuis long-temps, les rêveries enthousiastes de ses jeunes années étaient dissipées; les horreurs de cette hideuse anarchie, qui, sous le manteau de la liberté, avaient donné

naissance à tant de crimes, pour l'agrandissement personnel d'un petit nombre de téméraires avanturiers, avaient produit dans ses opinions ce changement que lord Sandyford avait prédit, et lui avait enfin appris à se ranger, avec un amour filial et un sentiment d'admiration bien mérité, sous la bannière des institutions de son pays natal. Au moment où le château lui apparut, au milieu des brouillards qui se balançaient le long des dômes, et qui lui donnaient l'air de quelque majestueux édifice construit dans les nuages par quelque puissance magique, il lui sembla que c'était un superbe type de ce vaste et vénérable monument que la sagesse, les talens et les vertus, qui se sont succédés d'âge en âge, ont élevé dans ce royaume. Il crut sentir alors que le génie de l'Angleterre lui reprochait sévèrement d'avoir cédé à de frivo-

les motifs de ressentiment, qui l'avaient empêché de prendre part à ces grandes délibérations qui avaient pour objet le renouvellement perpétuel de l'édifice.

Lorsqu'il arriva à la porte, il apprit que notre héros était à se promener au dehors, et que la comtesse n'avait point encore paru. En conséquence il fut introduit dans le parloir du déjeûner, où il s'assit quelque temps seul, réfléchissant de la manière que nous avons décrite plus haut, et vivement affecté relativement à sa sœur, qu'il avait laissée rayonnante de beauté, l'ornement des cercles à la mode, et qu'il était revenu chercher dans la retraite et la solitude, où tout portait l'empreinte de l'abandon, de la décadence et de l'oubli. Ces réflexions donnèrent à son esprit une teinte de mélancolie : au lieu de cette susceptibilité d'humeur qui l'avait éloigné de

toutes liaisons sociales, il devint doux et compatissant, disposé à écouter avec indulgence et intérêt tout ce qui portait le caractère d'une erreur ou d'un violent chagrin. Par suite de ces dispositions, lorsque la comtesse, instruite de son arrivée, s'empressa de venir au-devant de lui, pour l'embrasser, il la reçut avec un sentiment d'affection et une satisfaction inexprimables : elle fut si touchée de son émotion, que, la tête appuyée sur son épaule, elle versa un torrent de larmes.

« Ah! s'écria Weelie qui entra en ce moment, et qui, s'apercevant combien tous deux étaient émus, désira donner un autre cours à leur attention: Milord a donc pris des ailes pour arriver aussi promptement. »

« Que voulez-vous dire? » s'écria Riversdale, se dégageant de sa sœur.

« Oh! rien du tout, répondit André:

mais il n'est pas d'usage, quand on se réunit avec tant de plaisir, de ressembler ainsi à des acteurs qui jouent la tragédie. En vérité, Milord et Milady, il n'est pas bien du tout de pleurer ainsi, d'après votre position: nous vivons dans un temps où les larmes ne sont plus de mode. »

Cette exhortation, originale comme celui qui la faisait, produisit l'effet désiré. Après être parvenu à dissiper un peu les nuages que l'effusion des premiers momens de cette entrevue avait fait naître, on prit place au déjeûner, avec un sentiment de gaîté qu'on aurait à peine pu espérer d'après le premier abord du frère et de la sœur.

« A merveille, Milady, dit André, quand ils eurent fini de déjeûner, et qu'ils se furent retirés dans la tour octogone, résidence favorite de la com-

tesse. J'ai pensé toute la nuit à vous et à ce capricieux milord Sandyford. Dans votre position je ne puis vous dire que ceci : Vous brûlez de retourner vers lui; il le désire vivement, mais il a des doutes. »

« Des doutes ! » s'écria la comtesse, très - agitée; elle ajouta en soupirant : « Je ne peux les dissiper. »

Elle raconta alors, d'une voix ferme, mais expressive, toutes les circonstances relatives à l'enfant et à Ferrers, et entra, avec son frère, dans les explications les plus détaillées, relativement aux opiniâtres assiduités du maniaque.

« C'est vraiment une pitié, dit lord Riversdale à la comtesse, que lord Sandyford n'ait pas pu entendre ce que vous venez de dire. Son caractère droit et loyal aurait été satisfait ; il n'en aurait pas demandé davantage. »

« Je crois, répondit cette dame, que peu lui importe que je sois innocente ou coupable. »

« Le diable dirigerait tout dans ce monde, s'écria André, s'il fallait se voir opprimé sans pouvoir espérer d'obtenir enfin justice. »

« Je crois, dit Riversdale, d'un air pensif, que si Sandyford était une fois bien convaincu de la fausseté des apparences qui ont détruit le bonheur de tous deux, il ne balancerait pas à vous rendre toute son affection. »

« Quant aux preuves les plus convaincantes, dit la comtesse, il ne peut y avoir aucune difficulté à les fournir. Plus de vingt témoins peuvent concourir à prouver la vérité de ce que j'ai dit relativement à Ferrers ; et c'est d'après cela, Riversdale, que je vous ai prié de revenir en Angleterre. Je désire vivement que vous examiniez cette af-

faire à fond, et que vous mettiez sous les yeux de mon époux le résultat de vos recherches : non cependant avec l'espoir que cela puisse opérer quelque changement dans la détermination qu'il a prise, car long-temps, bien long-temps avant le fatal paragraphe, son cœur ne m'appartenait plus. »

« Ce n'est pas son cœur, dit André, d'un ton calme, mais seulement sa tête. Je ne pense pas qu'il vous ait bien jugée, Milady. »

« Ah ! Weelie ! s'écria la comtesse, ne révoquez point en doute la sagacité de son jugement, ma propre conscience rend hommage à sa rectitude et à son discernement.... Je suis seulement étonnée qu'il m'ait supportée aussi long-temps. »

Ces mots furent prononcés avec autant d'emphase qu'aurait pu le faire mistriss Sidon en pareille occasion, et

inspirèrent à notre héros un étonnement mêlé d'admiration, tandis que lord Riversdale, incapable de maîtriser son émotion, se leva, et allant à une des croisées, regarda quelque temps au dehors du château, il fut cependant le premier qui rompit le silence.

« Augusta, dit-il, je verrai Sandyford : il est impossible qu'il ne soit pas touché d'une telle résignation. Je l'ai connu autrefois, et il faudrait vraiment qu'il fût déchu d'une manière déplorable de son caractère primitif, s'il pouvait être insensible à la douleur qui dicte votre langage. »

La comtesse regarda son frère, pendant environ une minute, d'un air calme et dit ensuite : « Je pensais, Riversdale, que vous me connaissiez mieux. Je ne consentirai jamais à ce qu'un sentiment de compassion de la part de Sandyford préside à mon retour

chez lui..... Pensez-y bien : jamais je ne serai l'objet de sa pitié........ Non, pas même de sa générosité. Je ne veux rien moins que son amour ; non que je prétende y avoir eu des droits jusqu'à ce moment, mais maintenant je mettrai tous mes soins à le mériter. »

Après avoir dit ces mots, elle sortit aussitôt de la chambre, laissant son frère en proie à la surprise et à la perplexité.

« Maintenant, Milord, dit Weelie, il faut que, mettant de côté toute fausse délicatesse, nous ne nous occupions que de ces deux époux, si dignes d'être heureux, et que nous les rendions tels, en dépit d'eux-mêmes. Prenons donc la chaise qui a conduit ici Votre Seigneurie, et partons sur-le-champ, sans parler davantage sur ce sujet. »

« Je doute, dit Riversdale, que ma santé puisse me permettre de voyager aussi vite et aussi loin. »

« Maintenant d'où vient votre extrême délicatesse, s'écria André? Si vous n'aviez pas donné un libre cours à votre humeur hypocondriaque, vous n'auriez jamais été arrêté par un voyage ni par sa longueur. Si vous étiez pendant quelque temps entre mes mains, Milord, je parviendrais facilement à vous guérir de ces affections morales : ainsi venez avec moi, je vous en conjure; soyez certain que, sous aucun rapport, vous n'aurez à vous en repentir. »

Les vives instances d'André réussirent enfin; et peu de minutes après ils furent sur la route de Chastington-Hall.

CHAPITRE LX.

Diseurs de bonne aventure.

Après le procès, les Bohémiens, qui avaient si brusquement quitté la ville, se dirigèrent vers Chastington, où ils avaient appris que notre héros devait retourner avec le comte; et ayant campé sous les murs du parc, ils avaient recueilli, parmi les bûcherons et les laboureurs quelques renseignemens sur la position respective du lord et de lady Sandyford, et sur la familiarité avec laquelle Weelie était traité par Sa Seigneurie. Le principal motif de ce voyage était, sans aucun doute, dicté par la reconnaissance, pour offrir leurs

remercîmens à leur sauveur, d'une manière plus particulière qu'ils n'auraient pu le faire dans la ville, où ils étaient l'objet de l'intérêt général.

On ne pourrait nier, sans aller contre l'évidence, qu'il y ait des personnes dans le monde, qui, non-seulement prétendent, mais croient fermement posséder une sagacité surnaturelle, et qu'il y ait aussi un nombre d'individus bien plus considérable encore, de tous rangs et de tous âges, qui accueillent avec une extrême crédulité tout ce qui porte le caractère du merveilleux. Ainsi donc, loin de nous d'encourager les esprits sceptiques qui oseraient révoquer en doute des autorités aussi respectables, attendu surtout qu'il était bien constant que notre vieille Egyptienne avait la plus haute confiance dans ses facultés prophétiques.

Le lendemain du jour où le procès

avait été jugé, elle rôdait autour de la porte du château lorsque le comte en sortit ; aussitôt elle lui parla en ces termes : « Nous sommes venus pour vous remercier de nous avoir sauvés du plus grand malheur. Vos bontés vous ont donné des droits à tout notre dévoûment : en quoi notre esprit, notre adresse, ou notre bonne volonté, peuvent-elles vous être utiles ? Parlez, de grâce : vous ne pouvez nous faire de plus grand plaisir. »

Elle s'arrêta brusquement, et regarda fixement Sa Seigneurie en face.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi ? » s'écria le comte, surpris, et en quelque sorte offensé.

« Il existe dans votre cœur, Milord, un désir que vous vous cachez à vous-même..... Une vision s'offre sans cesse à vous dans vos rêves, et s'évanouit à votre réveil. »

La disposition d'esprit dans laquelle Sa Seigneurie se trouvait alors, et la teinte de mélancolie répandue sur toutes ses pensées et toutes ses réflexions, depuis plusieurs mois, le rendait en ce moment extrêmement susceptible de toutes les impressions d'une imagination exaltée : à cette singulière apostrophe il éprouva quelque chose qui ressemblait à la frayeur. La rusée et clairvoyante Bohémienne s'aperçut de l'influence qu'exerçait sur lui son jargon mystique, et poursuivit ainsi, d'une voix basse, mais assurée : « Il y a des temps et des saisons où les étoiles exercent sur ce bas monde une douce influence, lorsque la lune cherche le sang, et que les planètes, avec leurs doigts de lumière, écartent le voile qui couvre l'avenir. En cet instant je sens en moi leur bénigne puissance : si vous désirez lire une page dans le livre des des-

tinées, je puis vous ouvrir le volume. Ajoutez foi à mes discours lorsque l'esprit prophétique plane au-dessus de ma tête; lorsqu'il s'en éloigne, vous invoqueriez en vain ma sagesse. »

Le comte essaya de sourire à cette rapsodie, quoique l'énergie de la Sibylle le fît trembler : à sa requête, il lui tendit sa main.

« La paume de cette main est vide, » dit la vieille femme.

Le comte rit, et ôtant une demi-couronne de sa poche, la plaça dans cette main.

La vieille femme repoussa cette offre, avec l'air du mépris, et ajouta, avec une effrayante solennité : « Cette paume est vide, et soupire après le moment où elle pourra en presser une autre qui lui est chère..... Mais que vois-je? »

« Rien de mal, j'espère, » dit le comte, un peu déconcerté.

« Je croyais, dit la vieille femme avec calme, que j'avais vu la marque d'un anneau nuptial brisé, ce qui eût été un signe de mort ; mais je me suis trompée : le signe que j'aperçois indique seulement..... » et elle s'arrêta.

« Pourquoi hésitez-vous ? » dit lord Sandyford, profondément et extraordinairement affecté.

« La lampe de notre habileté, répondit la Bohémienne, brûle, mais sans beaucoup d'éclat....... Nous ne voyons pas tout aussi clairement que nous le désirerions ; mais si je pouvais parler sans crainte de vous offenser..... »

« Certainement, » dit le comte.

Alors la sorcière le regarda d'un air sévère, et dit : « Je m'entretiens avec les esprits ; par mon entremise, vous pouvez connaître le résultat de mes entretiens. Je vois maintenant que l'anneau nuptial n'est point brisé ; mais vous

vous éloignez bien volontairement de celle qui ne fait qu'un avec vous : en agissant ainsi, vous vous suscitez vous-même des souffrances et des chagrins qu'il ne tiendrait qu'à vous de faire cesser. »

La vieille femme parla alors avec autant d'énergie qu'aurait pu le faire la Pythonisse, et prédit à Sa Seigneurie, dans une longue rapsodie, accompagnée du pathos le plus insignifiant, une longue suite d'année de bonheur, résultat d'un amour conjugal. Cette prophétie produisit l'effet de mettre sur-le-champ un terme à l'influence des craintes superstitieuses qu'elle lui avait momentanément inspirées. Mais quoiqu'il plaisantât de ses prédictions, son âme n'en fut pas moins affectée, et après l'avoir libéralement récompensée, il revint chez lui, pensif et mal à son aise, l'esprit agité par les sentimens entière-

ment opposés de la crainte et de l'espérance, de l'incrédulité et de la confiance.

Pendant ce temps notre héros et lord Riversdale s'acheminaient de Britonsbield-Castle vers Chastington. Ils arrivèrent aux *Armes de Sandyford*, à la porte du parc, précisément au moment où la vieille femme revenait de son entrevue avec le comte. André ordonna aussitôt au postillon de s'arrêter, disant en même temps au vicomte : « Cette vieille femme est une autre sorcière d'Endor : je ne comprends pas ce qui a pu l'appeler à Chastington-Hall. Eh ! bonne femme, » s'écria-t-il alors, en s'adressant à elle.

La Bohémienne vint aussitôt à la voiture, et avec ce ton d'exaltation qui la caractérisait particulièrement, commença à leur offrir ses services et ceux de sa tribu, dans le même style

qu'elle avait employé vis-à-vis de lord Sandyford.

« Peut-être, dit notre héros, aurai-je, à l'avenir, besoin de vous, lorsqu'on m'aura volé des coqs, des poules ou des cuillères d'argent. Mais qu'avez-vous fait avec Milord? »

« Je lui ai prédit son avenir, » répondit-elle avec emphase.

« Vous lui avez, sans aucun doute, prédit la vérité. Mais que lui avez-vous dit? » demanda André.

Lord Riversdale fut surpris de leur conversation et de l'air extraordinaire de la vieille femme, lorsqu'elle reprit ainsi: « J'ai vu la paume de sa main vide, et son anneau nuptial qui n'est pas brisé, mais près de se détacher. J'ai vu son cœur palpitant et agité de passions différentes..... Il est entouré d'un nuage, mais non des ténèbres de la nuit..... Il n'a pas encore atteint l'été de l'âge, et dans

la perspective de l'avenir, avant qu'il ne repose sur le sein de sa mère, je vois la rose de beauté et le chêne de l'âge viril se courber devant lui, pour lui rendre hommage. »

« Au diable votre galimathias, s'écria André, s'efforçant de rire, tandis qu'il regardait lord Riversdale, et s'avouait intérieurement qu'il ajoutait foi à ce qu'elle disait : « Allons, voici une demi-couronne pour ce que vous avez prédit d'heureux à Milord : quand j'aurai le temps, je vous consulterai aussi sur mon avenir, pour savoir s'il me promet un peu de bonheur avec quelque charmante personne. »

La diseuse de bonne aventure parut alors disposée à tomber dans une autre inspiration, mais lord Riversdale tira la portière de la voiture avec humeur, et ordonna au postillon d'avancer : « Est-il possible, dit-il, que Sandyford ait

pu écouter les rêveries de cette sorcière ? »

« En vérité, Milord, cela est très-possible, et je ne serais pas surpris qu'elle eût mieux réussi à le ramener à une bonne façon de penser, que nous n'aurions pu le faire sans son secours. »

« Si vous attendez un pareil effet de ses discours, cela me prouve que vous n'avez pas une haute opinion du bon sens de Sa Seigneurie, » observa le vicomte avec humeur.

« Vous vous trompez, Milord, répondit notre héros. Si le comte n'avait pas plus de bon sens que le reste des hommes, cela pourrait bien être ainsi ; mais il est ce qu'on appelle un homme de génie : le radotage de la vieille lui fera naître des idées qui ne pourraient jamais entrer dans une tête ordinaire. »

Ils continuèrent à disserter sur le même sujet jusqu'au moment où la

chaise arriva à la porte du château. Après en être descendu, lord Riversdale fut conduit à un des appartemens de réception, et notre héros s'en alla chercher le comte dans sa bibliothèque, où il était assis, rêveur et pensif, et peut-être sans s'en apercevoir, encore soumis à l'influence des rapsodies de l'Egyptienne.

CHAPITRE LXI.

Un Ami.

« CELA ne doit pas être ainsi, s'écria André, d'un air sérieux, en observant avec peine le regard mélancolique et distrait de lord Sandyford. Votre Seigneurie s'endort comme une oie, et si vous ne vous éloignez pas promptement du feu, vous ne pourrez bientôt plus parler. »

« Ah! Weelie, s'écria le comte, qu'êtes-vous devenu? pourquoi m'avez-vous quitté si brusquement? »

« Moi, vous quitter, Milord! comment pouvez-vous dire cela, lorsque vous êtes vous-même sorti de l'appar-

tement avec autant de précipitation que si le diable vous eût emporté de ce monde dans l'autre. »

« A merveille, mais où avez-vous été? qu'avez-vous fait? » reprit Sa Seigneurie.

« Il faut y penser mûrement, avant de répondre à ces deux questions à la fois ; par conséquent je suis d'avis que nous les laissions à l'écart pour le moment, car je vous apporte de tristes nouvelles, » dit notre héros, toujours très-gravement.

« Vraiment ! quelles sont-elles ? Avez-vous entendu dire quelque chose de lady Sandyford ? » s'écria le comte, impatiemment.

« Votre Seigneurie n'ignore point qu'elle m'a interdit, de la manière la plus formelle, de lui parler de cette pauvre milady, » répondit André, conservant toujours l'air sérieux et le maintien le plus sévère.

« Les Français ont-ils enfin débarqué? » dit gaîment le comte, s'efforçant de dissiper la mauvaise humeur qu'il éprouvait.

« Je n'entends point dire que les ennemis du roi aient débarqué en Angleterre; mais il vient d'arriver quelqu'un dont j'ai lieu de croire que la vue ne sera point agréable à Votre Seigneurie..... Lord Riversdale. »

« Oui, dit le comte, il est de retour; j'ai appris qu'il était ici. »

« Il est venu, et cela a été sur la demande de la comtesse, » reprit André.

« Quel est votre avis? » demanda lord Sandyford, d'un ton impératif, mais qui n'intimida point notre héros. Il éprouva, à la vérité, les mêmes émotions qu'un chirurgien lorsqu'il sonde les blessures d'un malade qui lui inspire de l'intérêt, sans s'arrêter à la dou-

leur ou à l'irritation qu'il fait naître dans le moment du pansement.

« Je pense, Milord, dit-il vivement, mais sans affectation, qu'il serait impossible de m'empêcher de vous parler de Milady. Tout, en ce moment, se réunit pour m'obliger à intervenir dans cette affaire, comme si le ciel m'eût choisi pour vous rendre au bonheur que vous avez perdu. De grâce, considérez, Milord, comme la fortune a tout dirigé dans ce sens. J'étais un jeune homme sans amis et sans appui; vous m'avez tendu une main secourable, de votre plein gré, et par le seul effet de la magnanimité qui vous caractérise: cela a été pour moi un motif bien puissant de vous servir, à quelque prix que ce pût être. Ensuite est survenue une rencontre dans le bois avec les Bohémiens, qui m'a mis à

même d'approfondir l'histoire de l'enfant de *la Rose et la Couronne.* Peu après s'est élevé le procès, dans lequel la main toute-puissante de la Providence s'est montrée à découvert, comme pour avertir Votre Seigneurie d'avoir quelque confiance en moi, votre humble, reconnaissant et dévoué serviteur. Vous m'avez cependant refusé un acte de justice et d'affection conjugale, et au moment où je le conseillais à Votre Seigneurie, vous m'avez tourné le dos, et avez quitté la chambre. Mais le destin est plus puissant que l'homme, et d'une main invisible gouverne tout à son gré. Lorsque vous êtes sorti, lord Riversdale est arrivé; circonstance étonnante et vraiment mystérieuse, Milord. Quoiqu'il ne soit pas d'un caractère très-facile à diriger, je suis parvenu à lui faire entendre le langage de la rai-

son, et nous avons été ensemble, entendre ce que la comtesse aurait à dire pour sa justification. »

« Et qu'a-t-elle dit? » s'écria le comte avec émotion, car notre héros avait, avec adresse, tourné sa harangue de manière à ce qu'elle se trouvât en unisson avec les dispositions mentales dans lesquelles les prédictions de la Bohémienne avaient laissé le noble lord. Mais s'arrêtant tout-à-coup, il ajouta, d'un ton fier: « Weelie, je pense que notre conversation actuelle est sans utilité. Quand même lady Sandyford serait innocente du fait dont elle est soupçonnée, cela ne changerait rien à ma résolution. Je ne veux point vous cacher ce que d'ailleurs il vous est facile d'apercevoir clairement, que je conserve encore pour elle une grande partie de mon premier attachement, et que j'ai souvent pensé que, par caractère, elle n'est

point un insipide et monotone automate, comme elle l'a toujours paru à mon égard; mais je sens qu'il m'est impossible de me soumettre de nouveau à mener avec elle la misérable vie qui vous a rendus si malheureux ensemble. »

« Cette résolution, dit Weelie, peut paraître très-raisonnable à vos yeux, Milord; mais je pense qu'elle aurait grand besoin d'être expliquée à la satisfaction des autres. Lord Riversdale ne sera pas du tout satisfait que sa sœur soit exposée aux propos calomnieux du public, et mène une vie semée de regrets et de privations, uniquement parce que Votre Seigneurie juge à propos de croire qu'au milieu de tous vos caprices elle n'a pas conservé pour vous autant de cordialité que vous auriez voulu en exiger d'une jeune personne un peu irréfléchie. »

« Je ne pense point que je sois tenu

d'avoir aucune explication avec lord Riversdale à ce sujet. Lady Sandyford a quitté ma maison de son propre mouvement. »

« Ce n'est point là l'objet de la discussion, s'écria André; ce n'est point la question que je traite en ce moment. Lord Riversdale et la société même ont le droit de connaître si Votre Seigneurie peut se permettre impunément de n'écouter que ses caprices, au grand dommage et détriment d'une noble dame. »

Le comte parut étonné de l'assurance avec laquelle cela avait été prononcé, et dit alors : « Il y a dans vous, Weelie, quelque chose que je ne puis définir, mais qui me met toujours dans l'impossibilité de me fâcher de ce que vous me dites. Si tout autre homme m'eût parlé ainsi..... »

« Vous eussiez bien fait de l'écouter, interrompit André avec calme. Milord, vous avez tort, très-grand tort. Vous pouvez exalter à vos propres yeux la sagesse de votre opinion, mais aucun homme honnête ne voudra encenser cette idole de vos pensées, surtout ceux qui, comme moi, désirent vivement, pour leur propre satisfaction, voir Votre Seigneurie aimée et respectée. Je regarderais comme un malheur pour moi les bontés dont vous m'accablez, si je ne vous considérais pas, Milord, comme un homme dont la protection honore celui à qui il l'a accordée avec tant de générosité. En conséquence, il est indispensable que vous voyiez lord Riversdale. »

« Je n'entends voir, Weelie, ni lui ni tout autre qui voudrait m'entretenir de ce sujet; et je me fais une grande vio-

lence pour supporter les avis que vous vous permettez de me donner en ce moment. »

« Je n'en ai jamais douté, et si vous n'aviez pas pour moi une bienveillance extraordinaire, vous n'auriez jamais eu la patience d'entendre la moitié de ce que je vous ai dit, » s'écria André vivement.

« Par Jupiter ! s'écria lord Sandyford, pouvant à peine se contenir ; cela est trop fort. » En même temps il se leva, et alla à une des croisées. Notre héros, qui s'était tenu debout pendant toute la conversation, attendit en silence pendant une minute, et dit ensuite : « Sonnerai-je pour faire introduire lord Riversdale ? »

« Est-il chez moi? » s'écria le comte, que cette question fit tressaillir.

« Oui, répondit froidement André; il est venu avec moi. Plus tôt l'affaire

sera terminée, mieux ce sera pour tous les intéressés. »

Sa Seigneurie ne répondit point, mais se promena à différentes reprises dans l'appartement, à pas précipités, écartant avec sa main les anneaux de cheveux qui venaient sur son front, et respirant difficilement. André fut alarmé de son agitation et des efforts qu'il fit évidemment pour réprimer son émotion sans pouvoir y parvenir, et dit, avec l'accent du regret et du plus vif intérêt: « J'ai été trop loin. Votre Seigneurie est indisposée? »

« Non, pas plus loin qu'il n'est permis à un ami d'aller, » s'écria le comte, sans le regarder.

Il y eut alors un silence de plusieurs minutes, pendant lequel le lord parvint à se rendre assez maître de lui-même pour s'asseoir, et dire, avec beaucoup de sang-froid: « Je m'aperçois en effet,

Weelie, qu'il faut que cela finisse. Je verrai Riversdale, mais pas encore; dans peu d'instans vous me l'amenerez. »

Notre héros fit aussitôt un mouvement pour se retirer : jetant en arrière un regard sur le comte, il fut frappé de son extrême pâleur, et s'arrêta.

« Weelie, dit Sa Seigneurie, d'une voix pénétrée, vous venez de me démontrer que je m'étais mal conduit. Je remets en vos mains non-seulement mon bonheur, mais encore ma réputation, le premier des biens pour celui qui se respecte. »

André fut très-affecté, et fit deux pas vers le comte, comme pour prononcer quelques mots; mais sa langue lui refusa ses fonctions, et se retournant subitement, il quitta la chambre.

CHAPITRE LXII.

Décision.

L'ENTREVUE du comte et de lord Riversdale commença des deux côtés d'une manière froide et cérémonieuse, ainsi que cela était naturel dans une pareille circonstance. Le dernier ouvrit la conversation, en témoignant ses regrets de ce qu'une malheureuse incompatibilité de caractère avait répandu jusqu'alors tant d'amertume sur la liaison des deux époux; et il prit de là occasion de revenir aux circonstances qui avaient rapport à Ferrers et à l'enfant, observant combien il aurait été aisé de constater l'innocence de la comtesse, si

on avait fait la plus légère enquête à ce sujet.

« Si cela eût été de quelque importance pour moi personnellement, répondit le comte, sans aucun doute l'enquête dont vous parlez aurait eu lieu; mais sentant bien que, comme homme d'honneur, je ne puis, avec justice, agir légalement contre la comtesse, je devais la laisser jouir de tous les avantages attachés à l'indulgence avec laquelle je la traitais. »

« Mais ma sœur est innocente; elle est exempte de la plus légère tache, » dit Riversdale vivement.

« Je me réjouis de l'apprendre, répondit le comte, d'un ton froid et posé.

« Qu'y a-t-il donc à faire? doit-elle expier des torts qu'elle n'a pas? » dit le vicomte, un peu brusquement.

« Milord, répondit le comte, ne nous séparons point sans nous être entendus

sur cette trop malheureuse affaire. Je n'ai jamais, un seul instant, cessé d'aimer votre sœur : je serai fier de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour assurer son bonheur. Exciter l'admiration du monde est son unique objet, sa seule ambition : autant que mes revenus pourront me le permettre, je la mettrai à même de satisfaire sa vanité, mais à la seule condition que je n'entendrai plus parler d'elle. »

« Elle rejeterait avec mépris tout ce qui pourrait lui faire contracter avec vous des obligations pécuniaires. Je soupçonne, Milord, que vous ne connaissez pas bien encore tout ce qu'elle vaut, » répondit Riversdale, avec un accent si amer, que Sandyford fut au moment de perdre son sang-froid ; il se contint cependant assez pour dire sèchement :

« Certainement je ne la connais point,

si ce que je propose ne la dédommage pas de la perte de ma société. Mais, Milord, permettez-moi d'appeler toute votre attention sur la simple vérité. Nous vivions depuis plusieurs années comme époux : pendant tout ce temps elle m'a vu me plonger d'erreur en erreur, courant d'un pas rapide vers ma ruine. A-t-elle jamais paru en être affectée? a-t-elle fait un seul effort pour m'arrêter? ou des intervalles de lucidité et de repentir de ma part ont-ils jamais pu obtenir d'elle quelques mots d'intérêt et de consolation? Personne n'aurait eu besoin de me faire apercevoir de la force d'âme de lady Sandyford; personne ne devait être plus surpris que moi de lui voir imputer une action aussi répréhensible que celle dont elle a été accusée : personne n'a plus fortement révoqué en doute l'évidence qui paraissait l'accabler. Je me réjouis sé-

rieusement de voir qu'elle vous a convaincu de son innocence; et je la crois entièrement irréprochable, non pas simplement attendu qu'ainsi que vous le dites, son crime serait facilement prouvé si elle était coupable, mais parce que sa déclaration est entièrement d'accord avec l'opinion que j'ai de son caractère, persuasion morale que la plus forte évidence pourrait seule détruire. J'aimerais autant avoir pour épouse une de ces pagodes de porcelaine, que la froide, la formaliste, et je dirai même l'artificieuse lady Sandyford. C'est en vain, Milord, que vous me parlez de son innocence. Non-seulement elle a été pour moi la cause des plus grands maux, mais encore elle me paraît une énigme qui me fait douter de la rectitude de mon propre jugement; car je dois vous avouer que j'ai souvent pensé qu'il y avait dans le cœur

de votre sœur tous les élémens de la plus forte sensibilité : c'est néanmoins inutilement que j'ai fait tous mes efforts pour les mettre au grand jour, je n'ai pu y parvenir. »

Notre héros, qui était présent, et avait jusque-là gardé le silence, intervint alors dans la conversation, et dit : « En vérité, Milord, vous devriez ne rien négliger pour dissiper tous ces nuages : je suis bien convaincu que vous n'auriez qu'à vous en féliciter, car il est évident que, dans tout cela, il n'y a que du malentendu. »

L'explication que venait de donner Sandyford de sa conduite et de ses sentimens, fit une forte impression sur l'âme sensible et délicate de lord Riversdale. Malgré ce que venait de dire notre héros, il demeura quelques instans pensif et silencieux : se levant ensuite, il dit au comte :

« Milord, je partage entièrement votre opinion : je n'insisterai pas plus longtemps sur cette affaire. Je déplore sincèrement le malheur de ma sœur ; je crains qu'il soit sans remède. »

Le comte s'inclina, et allait changer de sujet de conversation, pour la porter sur les nouvelles du jour, lorsque André, se levant tout-à-coup, s'écria : « Cieux et terre ! Messieurs, êtes-vous dans votre bon sens? Toutes mes inquiétudes, mes peines et mes travaux n'auraient-ils donc aucun résultat utile? Milord, que veut dire ceci? et vous, lord Riversdale, rêvez-vous?.... Lady Sandyford doit-elle passer sa vie dans la douleur, sous le poids de soupçons déshonorans, parce qu'il vous convient d'adopter comme paroles de l'Evangile les observations de Milord? »

En prononçant ces mots il quitta brusquement la chambre, et sans autre

cérémonie, se jetant dans la chaise dans laquelle il était venu avec lord Riversdale, et qui attendait encore dans la cour, il était hors de la porte du parc, et sur la route Britonsbield-Castle, avant que les deux seigneurs fussent revenus de l'étonnement qu'avait produit en eux sa véhémence et son soudain départ.

Il arriva au château précisément à l'instant où la comtesse était à table, prenant de bonne heure son solitaire repas. En le voyant entrer précipitamment, cette dame jugea qu'il rapportait quelques importantes nouvelles, et ordonnant aux domestiques de se retirer sur-le-champ, elle se leva de table.

« Votre frère et votre excellent homme d'époux ont autant de bon sens, avec tous leurs livres, que vous en avez, Madame, dans votre petit doigt; ainsi il faut que vous partiez sur-le-champ avec moi pour Chastington-Hall, s'é-

cria André, car je ne serais pas surpris d'apprendre leur réunion pour vous mettre à mort. »

Lady Sandyford reprit son siége, et dit: « Qu'entendez-vous par là? »

« Ce que j'entends, reprit notre héros; c'est que vous avez trop demeuré dans ce lieu. Il me faudrait trop de temps pour vous raconter tout ce qui s'est passé. Mais Milord a dit que vous ressembliez à une pagode de porcelaine: par ce motif, il ne veut pas vous reprendre, et votre inconséquent de frère approuve tous ces non-sens. Maintenant, Milady, voici ce qu'il faut faire. Venez avec moi chez lord Sandyford. Son cœur est à vous, s'il est convaincu qu'il en recevra un autre en échange. Confondez-le par cette noble démarche: ayez l'honorable courage de reconnaître vos erreurs passées, et l'été du bon-

heur de tous deux pourra encore luire du plus bel éclat. »

La comtesse sourit, et dit : « J'aperçois que mon frère m'a abandonnée, et que je n'ai que vous pour ami. Je consens à aller avec vous : c'est une juste expiation de la démarche inconsidérée que j'ai faite en suivant les avis de mon père. Mon cœur se sent vivifié par la chaleur de votre zèle, et se livre à l'espoir que lord Sandyford appréciera la démarche que je vais faire pour regagner son affection. »

« Voilà qui est parler en excellente dame, » s'écria André, dans l'admiration que lui inspira la conduite de la comtesse ; deux heures après, montant ensemble en voiture, ils se dirigèrent vers Chastington-Hall.

CHAPITRE LXIII.

La Réconciliation.

PENDANT quelque temps après que Weelie eut si promptement quitté le comte et lord Riversdale, ils demeurèrent assis, en manifestant la plus grande perplexité. Leur conversation était si vague, si souvent interrompue par de longs intervalles de silence, qu'il était bien évident que c'était le résultat d'une contrainte réciproque, et que leurs esprits étaient occupés d'objets bien plus intéressans pour eux que ceux qu'ils traitaient.

A la fin Riversdale se leva pour s'en aller, sans avoir rien ajouté qui pût

faire allusion à la situation de sa sœur. Il était très-éloigné d'expliquer la cause de la disparition et de l'absence de notre héros, parce qu'il connaissait trop peu son caractère franc et loyal. Il ne voulut cependant pas manifester son opinion sur une conduite qui lui paraissait dans ce moment aussi extravagante qu'inexplicable. Il n'en était pas ainsi du comte : une ou deux fois il lui vint dans l'esprit qu'André était parti pour aller chercher la comtesse ; mais il écarta cette idée, dans la persuasion qu'il n'aurait pas osé prendre une aussi grande liberté. Cette pensée produisit néanmoins l'effet de lui faire garder aussi le silence, et peut-être, sans s'en rendre compte, d'inviter Riversdale à dîner avec plus d'instance que la simple politesse ne l'eût exigé. Persuadé que André était en ce moment occupé de quelque affaire qui se rattachait à la vi-

site du vicomte, il désirait en connaître le résultat avant leur séparation; cependant la variété des sentimens qui l'agitaient l'empêcha d'entamer un sujet aussi délicat.

L'après-midi s'écoula entre eux comme se passent ordinairement à la campagne, entre seigneurs, ces heures de la journée. Ils traitèrent divers sujets, tels que le bouleversement des anciens trônes, de vieilles porcelaines, de batailles perdues ou gagnées, de la désorganisation de l'empire Germanique: ils dissertèrent sur le prix de plusieurs tableaux, firent l'éloge funèbre de plusieurs de leurs amis décédés, en s'étendant complaisamment sur leurs bonnes qualités, et n'épargnèrent pas, dans leurs critiques, les ridicules et les vices de leurs amis vivans. Mais il ne fut pas prononcé un seul mot sur l'affaire qui avait rappelé de Vienne lord Riversdale, et qui, sem-

blable au poison le plus subtil, pénétrait jusqu'au fond du cœur de lord Sandyford, et lui faisait éprouver les plus douloureuses angoisses.

Le comte conduisit ensuite son beau-frère dans le parc, où il lui montra les changemens qu'il avait faits et ceux qu'il projetait : Riversdale, qui possédait un goût exquis pour tout ce qui tenait aux arts, lui suggéra plusieurs améliorations. Tout se passa entre eux de la manière la plus polie ; néanmoins de temps en temps lord Sandyford ne pouvait s'empêcher de porter ses regards vers la grande avenue, et avait grand soin que la promenade ne les éloignât pas des environs du château : mais notre héros n'y paraissait point encore, et quand le premier coup de cloche du dîner annonça qu'il était temps de s'occuper de sa toilette, ils retournèrent ensemble au château, tous deux également absor-

bés par leurs rêveries et leurs perplexités; en sorte que, si on les avait questionnés sur les sujets dont ils venaient de s'entretenir, il est propable que ni l'un ni l'autre n'aurait pu faire une réponse satisfaisante.

A la fin on entendit le bruit d'une voiture qui entrait sous le portail. Le comte, qui, dans ce moment, était venu rejoindre Riversdale dans le salon de compagnie, devint pâle, agité, et se retira sur-le-champ : bientôt après notre héros entra seul, et prenant précipitamment un siége, sans prononcer une parole, étendit ses pieds, et se renversant sur son fauteuil, eut l'air d'être occupé à examiner les peintures du plafond, et cependant ses yeux, où se peignait la plus vive anxiété, étaient constamment dirigés vers la porte.

Lord Riversdale le regarda de l'air de la plus vive curiosité, mais un *senti-*

ment qu'il ne pouvait maîtriser lui ôta la faculté de parler.

Lorsqu'André eut été assis ainsi l'espace d'environ cinq minutes, il se leva, et s'avança rapidement vers la porte, paraissant hors de lui : en un instant, néanmoins, il se calma, et revenant s'asseoir avec calme, croisa ses bras en regardant tristement le plancher.

Cinq autres minutes s'écoulèrent : il commença à frotter ses cheveux avec ses mains, et à frapper du talon contre le plancher. A la fin il dit au lord Riversdale : « En vérité, voilà qui est très-inquiétant. »

En ce moment un domestique eut occasion d'entrer dans l'appartement : quand il ouvrit la porte, André se leva en tressaillant, et s'élança au-devant de lui ; mais en voyant ce que c'était, il revint sur ses pas, et allant à une des croisées, il se plaça derrière les rideaux,

comme pour cacher son émotion et son désappointement.

« Qu'avez-vous fait? » s'écria lord Riversdale, alarmé de son maintien et de l'agitation qu'il manifestait.

« Faire tant d'efforts pour ne rien produire de bon! » répondit-il.

« Pour l'amour du ciel, expliquez-vous, » s'écria vivement Sa Seigneurie.

« Lorsque ma tête sera dans son état ordinaire, je...... Mais jusqu'alors prenez patience, » dit notre héros, dont le trouble et l'agitation allaient toujours en croissant.

« Je crois..... » reprit Riversdale.

« Et moi aussi, » dit André, s'élançant de derrière les rideaux: mais s'arrêtant tout-à-coup, il ajouta avec calme: « Qu'ai-je à redouter? J'ai fait ce que l'honneur et la probité exigeaient de moi; les résultats en sont dans les mains de la Providence, ils ne peu-

vent pas être mieux placés. Milord, nous n'agissons sensément ni l'un ni l'autre en nous inquiétant ainsi. Je dois avoir assez de confiance dans lord et lady Sandyford pour mettre de côté la terreur panique dont je me suis senti involontairement saisi. »

Au moment où il prononçait ces mots, on entendit sonner précipitamment plusieurs cloches, et un grand bruit partit de la galerie qui conduisait dans le salon de compagnie. Lord Riverdale ouvrit machinalement la porte, et on vit s'approcher un grand nombre de flambeaux qui répandaient la plus vive lumière. André lança précipitamment un regard au dehors de l'appartement, et poussant un cri de joie, courut vers la galerie. Moins d'une minute après il revint, conduisant le comte et la comtesse. Ses traits, en ce moment, exprimaient si fortement la

satisfaction la plus vive et la plus pure, que lord Riversdale dit souvent, après cette journée, qu'il n'avait rien vu d'aussi touchant que sa figure, et qu'il était surpris que des traits aussi insignifians et si communs eussent pu montrer autant de noblesse et de dignité. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu de l'appartement, et quand les domestiques, qui, instruits de l'arrivée de leur maîtresse, s'étaient avancés avec des flambeaux pour la conduire par la galerie, se furent retirés, lord Sandyford dit, d'un ton gai, qui cependant devint, par degrés, sérieux et élevé: « Quelle pitié n'est-ce point que la mythologie des poètes ne soit qu'une fiction! sans cela j'aurais élevé un autel à Mercure, et institué quelque fête en son honneur, sous le nom d'André Weelie.... Mon ami, vous m'avez appris en cette occasion une grande vérité : lorsque nous nous

livrons à quelque acte de bienveillance, c'est la bonté du ciel qui nous y engage, pour nous préparer ainsi des momens de bonheur. Le vif intérêt que vous m'avez fait éprouver dès la première fois que je vous ai vu, et qui m'a porté à faire tout ce qui dépendait de moi pour assurer votre fortune, n'était qu'une inspiration de mon ange gardien, qui me ménageait ainsi les moyens de vous devoir mon retour à moi-même, ma félicité et celle de cette noble compagne, dont j'ai connu trop tard le mérite et les excellentes qualités. »

« Bien ! bien ! s'écria notre héros, pouvant à peine arrêter les larmes de joie qui coulaient de ses yeux. Mais comme j'entends sonner la cloche du dîner, avec votre permission, Milord, ce jour, mais ce jour seulement, je don-

nerai à Milady la main, pour la conduire à table. »

Aussitôt Sa Seigneurie prit la main de la comtesse, et avec un regard de gratitude, qui valait mieux que tout l'or du monde, comme le dit ensuite André, la présenta à notre héros. Lord Riversdale les suivit machinalement, car toute cette scène lui parut au-dessus de sa compréhension.

CHAPITRE LXIV.

Patronage.

Quoique notre héros, dirigé par la reconnaissance et l'attachement, eût agi, dans la réconciliation de lord et de lady Sandyford, avec autant de zèle que d'énergie, et sans que son intérêt personnel y entrât pour rien, cependant, lorsque cette grande œuvre fut accomplie, on ne saurait douter que des considérations moins désintéressées ne vinssent se mêler aux réflexions agréables qui sont naturellement le résultat mérité du succès d'une action bienveillante. Il ne pouvait pas se dissi-

muler qu'en contribuant à leur bonheur il s'était assuré à lui-même le moyen le plus puissant de parvenir à une haute fortune, et que, d'après toutes les probabilités, il s'était acquis le patronage du marquis d'Avonside, aussi bien que celui du comte: mais nous lui ferions injustice, si nous supposions que cette conviction intime eût opéré quelque changement dans sa conduite ou dans ses procédés. Ainsi que nous l'avons déjà donné à entendre, il s'était tracé un plan de vie qu'il suivait avec le zèle et la constance que l'on peut attendre d'un caractère sensible et énergique, doué des plus précieuses facultés, qui furent appréciées à leur juste valeur par lord et lady Sandyford, dans une conversation qu'ils eurent avec lord Riversdale, un matin, après qu'André fut parti de Chastington-Hall, pour retourner à Londres.

Sa Seigneurie, en parlant de son extrême simplicité et de son caractère original, observa qu'il regardait comme un devoir pour les deux familles de réunir leurs moyens et leur influence pour opérer son avancement.

« J'espère, dit la comtesse, que ma famille appréciera l'obligation que nous lui avons : mais il est mon ami et celui du comte de Sandyford; nous croirions faire une insulte à sa grandeur d'âme, si nous offrions quelque récompense à celui à qui nous devons tout : notre devoir est de lui assurer la route de la félicité et des honneurs. »

En conséquence, lorsque, peu de jours après cette conversation, le marquis d'Avonside vint les féliciter sur cette réunion, la conversation fut remise sur ce sujet. Le comte déclara que, sous le rapport des intérêts pécuniaires, il considérait toute sa fortune comme

étant à la disposition de Weelie ; il ajouta en riant : « Peut-être, Milord, que si vous connaissiez l'être dont je vous parle, vous jugeriez qu'il n'y a pas de ma part une grande générosité à m'exprimer ainsi, quoique je le dise avec la plus grande sincérité. »

« Alors, répondit le marquis, je vois ce que je dois faire. Je vais le prendre sous ma protection spéciale. La première chose que je ferai à mon retour à la ville, sera de le voir, et de m'assurer par moi-même de ce à quoi il est propre ; ensuite j'emploierai en sa faveur toute mon influence. »

« Je doute, Milord, répondit le comte, d'un ton badin (car il n'avait pas une haute idée du discernement ou des talens du noble lord), qu'il vous soit aisé de vous assurer de son mérite : mais je pense qu'il ne serait pas au pouvoir de Votre Seigneurie de lui faire obtenir un

emploi proportionné à sa haute capacité. »

« Lord Sandyford, dit le marquis, d'un ton qu'il voulut rendre emphatique, vous avez toujours pris trop peu de part aux affaires publiques pour connaître l'étendue de mon influence auprès du gouvernement de Sa Majesté, et vous penchez trop du côté de l'opposition pour vous faire une idée exacte des talens requis pour remplir des fonctions publiques. Nous ne recherchons point le séduisant éclat des talens spéculatifs, mais un esprit solide, un travailleur zélé et infatigable. »

« Je conviens, dit le comte, que j'ai mis un peu de négligence à remplir mes devoirs publics; mais Votre Seigneurie n'ignore pas que, si les choses étaient habilement conduites, l'opinion du petit nombre (et les sages forment

toujours le petit nombre) serait toujours dominante. »

« Je ne suis point surpris de voir que cette manière de penser soit celle d'un des plus constans opposans au gouvernement de Sa Majesté. Mais, Milord, comme nos opinions politiques ne pourront jamais s'accorder, il est inutile, ajouta le marquis, de continuer la conversation sur de semblables sujets. »

Le comte fut tenté de répondre : « A moins qu'il n'y ait un changement dans le ministère; » cependant il crut devoir supprimer ce sarcasme, et dit gaîment: « A merveille; je le confie, Milord, à votre bienveillance : le temps me paraîtra extrêmement long jusqu'à ce qu'il en ait ressenti les heureux effets. »

Le marquis d'Avonside, qui regardait comme nécessaire au salut de l'état qu'il

fût toujours à son poste, retourna à Londres bientôt après cette conversation. A peine arrivé dans la capitale, il envoya chercher notre héros, parce que Sa Seigneurie avait pour maxime que la célérité était l'âme des affaires.

La personne de Weelie n'était pas entièrement inconnue au marquis; il l'avait vu souvent aux assemblées de lady Sandyford : malgré cela il fut un peu surpris en voyant entrer dans sa bibliothèque un personnage qui paraissait aussi insignifiant. Après l'avoir invité à prendre un siége, et avoir repris lui-même le fauteuil qu'il occupait à son secrétaire, le noble lord lui dit, avec beaucoup de politesse : « Lord et lady Sandyford vous ont recommandé à moi de la manière la plus forte : lord Riversdale m'a également prié instamment de faire usage, en votre faveur, de toute mon influence. Animé du désir le plus

vif de répondre aux vœux de parens aussi chers, et de manifester moi-même la haute opinion que j'ai conçue de votre prudence et de votre zèle, je vous ai envoyé prier ce matin de venir chez moi, pour connaître, de votre propre bouche, en quelle manière mon crédit pourrait être employé à vous servir. »

André avait déjà quelques notions préliminaires sur l'ensemble du caractère de Sa Seigneurie, et cette courte harangue suffit pour achever de le lui faire connaître.

« Je suis très-reconnaissant de vos bontés, répondit-il; mais en ce moment il me serait impossible de dire d'une manière positive à votre Seigneurie en quoi son crédit pourrait me servir efficacement. »

« Je puis aisément obtenir pour vous une place lucrative au dehors, » dit le marquis.

« Ce serait assurément beaucoup, répondit André; mais comme je tiens à un état qui exige des connaissances, j'aimerais beaucoup mieux continuer à le suivre que d'aller dans l'étranger occuper une place que peut être je ne remplirais pas bien, et, par conséquent, ne pourrais pas justifier la bonne opinion de Votre Seigneurie, et m'exposerais ainsi à perdre un bien que j'apprécie beaucoup plus que l'or. »

« Vous êtes vraiment un jeune homme très-discret, dit le marquis, intéressé par la manière dont cela avait été dit; mais je puis avoir des moyens de vous servir, même dans la carrière à laquelle vous paraissez vous être voué. »

« Sans aucun doute, Milord, Votre Seigneurie a le pouvoir de faire tout ce qu'elle veut pour l'homme qu'elle ho-

nore de sa protection, » répondit André respectueusement.

Le marquis sourit comme un homme extrêmement satisfait de lui-même, et dit, avec l'accent de la meilleure humeur : « En ce cas, je peux vous assurer, M. Weelie, que je n'ai jamais été mieux disposé pour personne que je ne le suis à votre égard; seulement indiquez-m'en les moyens. »

C'était arriver directement au but, et André, parfaitement instruit de l'exactitude avec laquelle Sa Seigneurie remplissait ses promesses, dit : « Je sais, Milord, le haut prix que je dois attacher à une aussi illustre protection; mais, pour l'instant, il me serait impossible de dire en quoi je pourrais en faire un usage utile : cependant lorsque je trouverai une occasion convenable de réclamer le puissant appui de Votre Sei-

gneurie, dans la carrière des affaires, si *elle* daigne me l'accorder, je serai grandement son débiteur. »

« Point du tout, M. Weelie, point du tout. Je peux dire en toute vérité que votre prudence et votre modestie augmentent mon désir de vous servir, répondit le marquis. Je ne vous promettrai cependant pas de vous constituer mon agent pendant la vie de mon vieil ami Jack Docquet : mais il a maintenant soixante-dix ans, et il est d'une corpulence apoplectique. Néanmoins vous pouvez compter sur moi, et toutes les fois que mon intervention et mon influence pourront vous servir, usez-en librement. »

Notre héros considéra toujours depuis cette entrevue comme une des époques les plus intéressantes de sa vie, car dès ce moment le marquis parla de lui, en toutes occasions, non-seulement comme

d'un prodige de prudence, mais comme possédant au plus haut degré tous les talens requis pour sa profession; annonçant en même temps l'intention la plus prononcée de protéger un jeune homme qui semblait destiné à honorer sa patrie, par la réunion de toutes les qualités nécessaires pour y parvenir.

CHAPITRE LXV.

Coup d'œil sur le passé.

Pendant un long espace de temps après la réconciliation de lord et de lady Sandyford, la vie de notre héros ne fut marquée par aucun incident extraordinaire. Il continua à remplir, avec la même assiduité, ses devoirs dans le bureau de M. Wellum : mais Pierston, qui ignorait l'important service qu'il avait rendu à son patron, remarqua qu'il paraissait avoir pris plus de confiance en ses propres moyens, et agir, comme cela était vrai en effet, avec plus d'aisance dans le monde, comme

s'il était certain de parvenir à un degré d'influence qui lui garantissait la prospérité de son avenir.

Il continua à entretenir avec son aïeule, par l'intermédiaire de M. Tannyhill, une correspondance qui s'accordait avec ses devoirs ; mais quoiqu'il la réjouît par l'espoir du brillant avenir que le ciel semblait créer pour lui, il lui écrivait néanmoins avec une simplicité et une modération qui ne lui donnait point du tout lieu de supposer qu'il eût trouvé le moyen de parvenir promptement aux richesses et aux honneurs, qui, presque toujours, en sont la suite.

Depuis son arrivée, il avait continué à vivre de la manière la plus amicale avec M. et mistriss Ipsey. Le solliciteur retiré aimait non-seulement la bonne humeur et la gaîté chez les autres, mais encore il était lui-même un très-bon

vivant, et notre héros avait toujours un couvert chez lui pour son dîner du dimanche. Le vieux gentlemen était vraiment son premier confident, et par les conseils de son expérience le mit à même de porter ses honoraires au taux le plus avantageux. En différentes occasions, André avait insisté pour lui rembourser l'argent qu'il avait si généreusement avancé pour le faire venir à Londres, mais toujours M. Ipsey l'avait refusé, de la manière la plus prononcée : cependant, après la réconciliation de lord et de lady Sandyford, en partie pour payer indirectement cette dette, mais essentiellement pour exprimer sa reconnaissance de toutes les preuves de bienveillance qu'il avait reçues de M. Ipsey, il offrit à sa parente un très-beau plat d'argent, et continua de temps en temps à lui faire quelques petits présens de dentelles, qu'il avait remarqué être le

seul genre de luxe qui lui fût agréable, car presque toutes les dames, quel que puisse être leur goût, aiment essentiellement les présens de dentelles, surtout du Mecklenbourg ou de Valenciennes, bien supérieures à celles qui se font en Angleterre.

A l'aide de ces différens moyens, sans aucun effort apparent, il parvint graduellement à être considéré par ses anciens amis comme un jeune homme de bon sens, que tout appelait à la fortune. Sa grand'mère et le maître d'école, à chaque nouvelle lettre qu'ils recevaient de lui, en étaient de plus en plus convaincus, et qu'il irait un jour au-delà de leurs plus brillantes espérances. Cette persuasion néanmoins n'était fondée sur rien de ce qu'il pouvait dire, mais sur la suite non interrompue de ses succès, et aussi sur quelques rapports indirects, relatifs à la société dans laquelle il avait

été vu par mis Mizzy et Marie Cuningham, pendant leur séjour à Londres.

Quant à miss Cuningham, depuis son retour, Martha ne la vit que très-rarement, et lorsque par hasard elle s'informait d'André, c'était d'une manière plus polie, mais moins affectueuse, qu'elle ne le faisait avant sa visite dans la métropole. La vieille femme remarqua cette différence, et en fit part au maître, mais l'attribua à ses craintes sur la santé de son frère, qui, depuis son retour à Craiglands, allait de plus mal en plus mal, en sorte que, vers la fin de l'année, les médecins désespérèrent de son rétablissement.

M. Tannyhill, qui avait toujours pris le plus vif intérêt au sort de son pupille, que ses fonctions de secrétaire de Martha ne faisaient qu'augmenter, jugea différemment du changement de conduite de Marie Cuningham. Etant

fréquemment invité, le dimanche soir, à prendre le thé avec miss Mizzy et le laird, il avait acquis des notions plus positives sur le genre des liaisons qu'André avait formées, parce qu'il avait souvent amené la conversation sur ce sujet. Cela lui donna lieu de présumer que notre héros, prenant avantage de son ancienne familiarité avec la jeune demoiselle, avait peut être annoncé trop promptement ses prétentions, ce qui pouvait avoir offensé son orgueil, surtout après qu'il eut observé que, quand sa tante parlait de la conduite d'André, avec l'accent de l'approbation, Marie exprimait quelquefois son étonnement des moyens qu'il avait pu employer pour s'introduire ainsi dans la meilleure et la plus haute société.

Par une obligeante sollicitude, qui avait pour objet de détruire toutes les préventions qu'il croyait opposées à la

bonne opinion qu'il avait lui-même de son favori, il saisit avec grand soin toutes les occasions de parler de la manière la plus avantageuse du caractère et des principes d'André; et lorsqu'il arriva une fois à miss Marie de dire, avec un peu de vivacité : « Je suis étonnée, M. Tannyhill, que vous puissiez croire que je prends quelque intérêt à entendre parler de cet être bizarre, » il la reprit avec douceur, en lui disant : « Vous ne pouvez certainement, miss Marie, qu'éprouver du plaisir à entendre faire l'éloge de la bonne conduite d'un enfant de la paroisse. Vous avez passé ensemble les beaux jours de l'innocence et de la première jeunesse; vous avez respiré ensemble le même air pur, entendu, au printemps, les chants mélodieux des mêmes oiseaux, et cueilli les mêmes fleurs d'été : circonstances qui répandent sur le cours de la vie un tel charme,

que les cœurs bienveillans ne peuvent jamais l'oublier. Ce n'est pas bien à vous, miss Marie, de parler si légèrement d'André; car, si mes notions ne me trompent pas, il nous fera honneur à tous. Vous voyez que votre tante miss Mizzy, qui est une dame aussi discrète que prudente, a une meilleure opinion de notre pauvre garçon. Je suis certain qu'elle n'a pas de fortes raisons pour agir ainsi, car vous pouvez vous rappeler qu'à l'époque où André et le capitaine maintenant alité venaient ensemble à mon école, ils causèrent les plus grands dommages au deuil de cette chère tante, pour venger la mort de cette étrange pie, qui avait pris l'habitude de lui voler tous ses dessins. »

« Oh! répondit Marie en riant, mais en même temps rougissant extrêmement, je ne l'oublierai jamais, pas plus que la triste figure que faisait le pauvre

Weelie en apprenant ses cinquante psaumes, jusqu'au moment où je vins l'aider à achever sa tâche,

« En ce cas, dit le maître, avec une naïve et innocente simplicité, pourquoi, miss Marie, prenez-vous aussi peu de part aux efforts de cet honnête garçon?

« Je ne sais comment cela pourrait être, répondit-elle, car j'ai toujours du plaisir à entendre parler de lui. Mais ma tante a mis dans sa tête que c'est un nouveau Salomon, et me tourmente continuellement, en me disant qu'il me faudra aller le voir quand il sera maire de Londres. Il est vraiment étonnant d'entendre des personnes raisonnables tenir de pareils discours. J'ose dire que c'est un petit-fils tendre et respectueux, et qu'il pourra, dans quelque temps, revenir parmi nous avec une bourse bien pesante et une santé détruite. Personne n'éprouvera plus de plaisir que moi de

son retour; mais vraiment, M. Tannyhill, je ne saurais comprendre comment vous pourriez vous imaginer que je prends à lui un intérêt particulier. »

« Je me réjouis sincèrement, miss Marie, de vous entendre perler ainsi, répondit le naïf avocat; car je craignais que peut être, quand vous le rencontrâtes à ce grand bal à Londres, il n'eût agi d'une manière qui pouvait ne pas exactement convenir, de la part du petit fils de Martha Docken, vis-à-vis de la fille du laird de Craiglands. »

Aussitôt une aimable rougeur se répandit sur le visage de la belle qui l'écoutait, et donna aux roses de son teint la couleur plus foncée des rubis; mais revenant aussitôt à elle, elle dit : « Oh! mon Dieu non! au contraire, il se conduisit beaucoup mieux que je n'aurais pu le croire. Je n'ai jamais vu personne qui se comportât avec autant de décence;

il agit dans cette occasion en homme mieux élevé que la plupart de ceux que nous vîmes dans cette assemblée. »

Quoique cette conversation, dans tout son ensemble, fît grand plaisir au bon Dominique, il y avait cependant encore quelque chose dans la conduite de miss Cuningham qu'il ne pouvait comprendre. Il attribua son dégoût apparent à apprendre tout ce qui était relatif à la prospérité d'André, à la jalousie que les talens du nouveau parvenu commençait à inspirer aux individus qui tenaient encore aux temps de la féodalité : les lairds du pays de l'Ouest ne réfléchissaient point que les femmes à marier ne s'arrêtent jamais à pareille chose, ni même celles qui sont mariées, lorsqu'elles ont plusieurs filles à pourvoir.

CHAPITRE LXVI.

Association.

Cependant André faisait de fréquentes visites au lord et à lady Sandyford, qui continuèrent de demeurer à Chastington-Hall; et lorsqu'il pouvait s'absenter de Londres, il allait presque toujours voir Mordaunt, qui ne manquait jamais de l'inviter, de la manière la plus franche et la plus pressante, à lui fournir les occasions de lui être utile, comme s'il était peiné de n'avoir encore pu remplir envers lui les devoirs sacrés de la reconnaissance.

« Le temps approche, répondait-il constamment, et aussitôt que je me senti-

rai assez de capacité pour pouvoir faire des affaires pour mon propre compte, alors je prendrai la liberté de venir réclamer les secours de votre amitié. »

Sans lui faire de vaines protestations, le comte et la comtesse prirent ses intérêts avec la plus grande chaleur, attribuant entièrement, avec raison, le bonheur dont ils jouissaient, depuis leur réunion, à sa franchise et à sa sévère intégrité. Il cherchèrent tous les moyens d'assurer sa fortune, comme une manière bien plus délicate de lui prouver leur reconnaissance, que des offres pécuniaires, qui n'auraient pas été digne du caractère généreux de celui à qui elles auraient été faites.

Mais un événement imprévu vint lui fournir une occasion d'utiliser les dispositions bienveillantes des amis qu'il s'était assurés. Le vieux Jack Docquet, solliciteur du marquis d'Avonside, ex-

pira d'une attaque d'apoplexie, comme Sa Seigneurie l'avait prévu. Aussitôt, et avec ce respect religieux pour ses promesses, qui constituait essentiellement une partie honorable du caractère de ce seigneur, il envoya sur-le-champ un messager à notre héros, pour l'instruire de cette mort, en ajoutant que les affaires nombreuses et compliquées de Sa Seigneurie exigeaient qu'il lui fît promptement connaître s'il consentait à en prendre la direction.

L'habitude de plaisanter, même avec ses amis du rang le plus distingué, entraînait souvent André à agir de même avec son patron, M. Wellum. En conséquence, en allant à son bureau, le matin où il avait reçu cette importante nouvelle, il demanda la permission d'aller rendre une visite à ses amis de Chastington-Hall, ainsi qu'à M. Mordaunt, priant en même temps M. Wel-

lum de lui avancer, à compte sur ses appointemens, une petite somme pour les frais de son voyage.

Pendant que Wellum écrivait le check, André dit : « Je pense, Sir, que peut-être il serait tout aussi bien, pourvu que cela vous fût agréable, que nous devinssions associés. »

Le solliciteur s'arrêta, comme s'il eût été frappé d'une idée subite, ainsi qu'André crut pouvoir en juger, et répliqua : « Que venez-vous de dire, M. Weelie? »

« Qu'il serait tout aussi bien, répondit André, que vous me prissiez pour associé. »

« Associé! s'écria le solliciteur. Comment, vous qui n'entendez rien aux affaires, vous qui ne connaissez pas plus les formes judiciaires que les principes de législature! »

« Je n'en ai point parlé; j'ai seulement

pensé que si vous consentiez à me prendre pour associé, il pourrait en résulter pour tous deux quelque chose d'avantageux. »

M. Wellum se rappela de quelle manière lord Sandyford l'avait grevé, en considération de notre héros, d'un traitement de sept cent cinquante livres par an, et ne trouva pas du tout cette nouvelle proposition agréable, surtout au moment d'aller rendre une visite à Sa Seigneurie; cependant il répondit, d'un ton calme et raisonnable : « Avec le temps, M. Weelie, vous acquerrez peut-être le droit de demander à être intéressé dans mes affaires : à présent vous devez sentir que vous êtes trop jeune pour y prétendre. »

« M. Pitt, répondit André, n'était pas beaucoup plus âgé que moi lorsqu'il fut nommé ministre de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande. »

« Vous n'entendez certainement pas vous comparer à M. Pitt? » s'écria Wellum, pétrifié de cette observation. »

« O Dieu ! non, répondit André; je ne saurais concevoir une pareille pensée. Il était en même temps ministre de trois royaumes, tandis que je ne demande que le partage dans vos affaires. Il y a certainement une grande différence entre votre bureau et l'administration de trois royaumes, M. Wellum. »

Le solliciteur ne savait quelle réponse lui faire : il était mortifié de voir avec quelle opiniâtreté André tenait à sa proposition, et dit, un peu impatiemment : « Dites-moi, je vous prie, M. Weelie, qui a pu vous suggérer cette idée. Je suis très-surpris qu'on ait supposé que vous aviez déjà les qualités nécessaires pour devenir mon associé. »

« Je veux être franc avec vous, répondit André; précisément aussi franc,

aussi amical, que vous l'êtes avec moi. Personne ne m'a dit un seul mot sur ce sujet, et je n'ai demandé l'avis de personne; mais je pensais que vous auriez dû être maintenant convaincu de la validité de mes droits. »

« J'aurais dû en être convaincu! » répéta M. Wellum avec un peu d'aigreur.

« Je le croyais ainsi, répondit notre héros froidement : je pensais que vous partageriez mon opinion. En conséquence, je serais très-satisfait que vous voulussiez bien me donner un mot de réponse, pour me faire connaître si vous consentez ou non à ce que je devienne votre associé. »

« Dans quelque temps d'ici, M. Weelie, je pense que cette question pourra être agitée avec plus de convenance. A présent, il faut que vous soyez bien persuadé que vous êtes beaucoup trop

jeune pour ce que vous proposez. »

« Je n'ai pas assez de présomption pour en disconvenir; mais, M. Wellum, un homme qui a la bourse bien fournie peut avoir à sa disposition la science et les talens, sans en posséder lui-même. Il y a beaucoup de jeunes gens instruits, d'une grande capacité; il y en a aussi de plus âgés, dans notre profession, qui me prêteront leurs secours avec reconnaissance, étant dépourvus d'amis qui puissent les employer utilement. »

Ceci était un trait de politique bien au-dessus de ce qu'attendait Wellum, qui dit, d'un accent qui dénotait les plus vives alarmes : « Vous paraissez bien compter sur la partialité que lord Sandyford a montrée en votre faveur. »

« Non, répondit notre héros sèchement; mais je ne vois pas ce qu'il peut avoir de commun avec notre conversation actuelle, qui a pour but de savoir

si vous consentez ou non à m'accepter pour associé. »

« Vraiment, M. Weelie, répondit le solliciteur, en prenant des manières plus modérées, vous pourriez difficilement exiger que je réponde immédiatement à une proposition de cette nature. »

« Je ne m'attendais point à une réponse immédiate. Loin de moi, M. Wellum, la pensée de vouloir vous causer à ce sujet la moindre inquiétude, la plus légère agitation; car si je suis une fois certain de votre bonne volonté, j'attendrai volontiers pour connaître la quotité d'intérêt que vous voulez me donner. »

Wellum, en mordant ses lèvres de dépit, ne put cependant s'empêcher de sourire de cette modification, et dit, avec la gaîté et la politesse que lui avait fait acquérir l'usage du grand monde: « Très-bien, très-bien, Weelie; je vois

ce que c'est : il faut que nous devenions associés, et je pense que nous n'aurons point de contestation relativement aux conditions. »

« Je ne le pense pas non plus, répondit André, et pour vous prouver qu'en insistant à cet égard je n'ai pas fait une demande indiscrète, je vous dirai que j'ai quelques raisons de croire que je puis vous procurer la clientelle de sir Thomas Beauchamp et de M. Mordaunt; ce qui devra contribuer beaucoup à faire bouillir notre pot. J'ajouterai que le marquis d'Avonside m'a écrit ce matin un mot, pour me prévenir que le vieux M. Docquet, son solliciteur, avait quitté ce monde, et que toutes les affaires de Sa Seigneurie étaient à ma disposition. »

Wellum rit, et dit : « C'est ainsi qu'avec toutes ces bonnes nouvelles en réserve, vous êtes venu finement me tâter le pouls. Sur ma conscience, Weelie,

vous êtes l'individu le plus inexplicable que j'aie jamais connu : néanmoins, pour vous prouver combien j'apprécie l'importance des cliens que vous pouvez probablement nous procurer, je consens à vous associer, dès le premier moment, pour moitié dans toutes nos affaires, et la société datera d'aujourd'hui. »

« Marché conclu, » s'écria André gaîment, en ajoutant : « Et vous pouvez être certain, M. Wellum, que le cheval qui porte le blé au moulin est aussi utile que l'eau qui fait tourner la roue. Je ne perdrai pas de temps à discuter sur le genre d'utilité de chacun de nous pour la prospérité commune; mais je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la porter au plus haut degré. »

C'est ainsi qu'André prit de la consistance dans le monde, et Wellum, avec cette promptitude qui le caracté-

risait, dit alors : « Un grand nombre d'amis et de cliens doivent dîner aujourd'hui avec moi à Sandyford-House. Il faut que vous soyez de la partie ; j'y annoncerai la liaison que nous venons de former, qui, je n'en doute pas, se consolidera à notre satisfaction mutuelle, et en nous procurant les plus grands avantages. »

CHAPITRE LXVII.

Economie.

En revenant chez lui s'habiller pour dîner, notre héros réfléchit qu'à dater de ce moment il ne serait plus convenable pour lui de conserver les habitudes parcimonieuses qui l'avaient distingué jusqu'alors ; et quoiqu'il fût toujours prudent de conserver un systême raisonné d'économie, il ne lui convenait cependant plus d'offrir aux yeux de ses amis cette apparence de pénurie dont il avait souvent été accusé, non sans fondement. En conséquence, il se détermina à sacrifier à l'opinion publi-

que, et sachant bien l'idée que ses amis avaient de lui sous ce rapport, il se décida à les surprendre.

Dans une de ces rues obscures qui avoisinent Queen-Square, où il logeait, dans la demeure particulière de M. Wellum, il avait remarqué un écriteau sur une fenêtre d'une vaste maison qui paraissait évidemment avoir été autrefois la demeure de quelque personne riche et de distinction, et en se rendant à Sandyford-House pour y dîner, il dirigea ses pas vers ce bâtiment, qui paraissait très-négligé.

Il trouva que la maison, sans être d'un goût trop gothique, n'était pas non plus construite dans le dernier genre, mais que les appartemens en étaient vastes et richement ornés. Dans le fait, cette résidence avait été construite et arrangée pour un vieux garçon d'un

caractère extraordinaire, et qui avait satisfait son goût bizarre dans la manière dont il avait dirigé le style de l'architecture et des décorations. La plus grande partie de l'ameublement était tellement adapté, pour la forme et les dimensions, aux appartemens dans lequel il était placé, qu'il pouvait être considéré comme faisant partie de l'immeuble. Comme tout était dans le meilleur état, la maison était prête à recevoir sur-le-champ celui qui voudrait l'occuper.

André fut satisfait de l'ensemble du tout, et s'amusa de la surprise qu'il causerait à ses amis en les invitant à se réunir à lui dans une pareille demeure. Comme les conditions du marché étaient très-avantageuses, en considération de la situation et de la bizarrerie de l'édifice, il se détermina sur-le-champ à l'acqué-

rir : en conséquence, il se rendit chez l'agent qui en était chargé, et termina l'affaire.

En se rendant à Sandyford-House, il alla chez les confiseurs qui servaient ses amis d'un haut rang, pour les prier de lui procurer une femme de charge et un sommelier de bonne réputation.

« Il faut que ce soit, dit-il, ce qu'il y aura de mieux dans ces deux classes. La femme doit être accoutumée à une économie décente, telle qu'on l'observe dans les familles les plus recommandables. Il faut que l'homme soit de bonne mine, d'un âge mûr, et possède un esprit d'ordre, comme ayant été au service de vieux garçons, qui veulent être servis avec autant de prévenance que de discrétion. Il ne me faut, encore un coup, que des sujets de confiance. Je leur donnerai des gages aussi élevés que ceux des meilleures maisons, et je

vous prie de ne pas perdre un moment pour satisfaire à ma demande, parce que, dans un mois, je dois donner un grand dîner, pour lequel vous aurez aussi à faire des préparatifs, en veillant à ce que tout soit du meilleur goût. En un mot, M. Confit, comme vous avez grand soin de le dire dans les comptes que vous rendez du bal de milady une telle et du dîner de milord un tel, il faudra que nous ayons tout ce que la saison pourra fournir de plus délicat. C'est le premier dîner que je donne, et je voudrais qu'il surpassât en élégance tous ceux du moment, tant pour la rareté que pour la bonté. Je veux vous dire une autre chose, M. Confit. Les confitures et pâtisseries du premier et du second service devront être servies sur des plats de porcelaine de la plus grande beauté; car nous devons d'abord plaire aux yeux et satisfaire

l'appétit avant toute autre chose : mais ce sera au troisième service et au dessert que vous devrez développer toutes les ressources de votre génie, pour les viandes et pour les plats sur lesquels elles doivent être placées. Pour les viandes, je me bornerai à vous recommander qu'elles soient ce qu'il y a de meilleur et de plus rare, mais quant à la vaisselle, aux couteaux et aux fourchettes, vous irez dans tous les magasins de curiosités et de porcelaines, et vous choisirez tout ce qu'ils offrent de plus curieux et de plus soigné. Vous n'achèterez cependant point ce qui pourrait ensuite devenir inutile, mais vous le louerez, à quel prix que ce soit.

On lui promit que ses instructions seraient ponctuellement suivies. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'en fait de dépenses de luxe, ordonnées par ceux que l'on suppose en état de les bien

payer, on est certain, à Londres, d'être toujours bien et promptement servi.

Aucun événement pareil, dans la plus haute classe du monde à la mode, n'avait, depuis bien des années, fait naître autant de conjectures que la nouvelle du dîner que notre héros se proposait de donner. Le nombre des invités s'élevait à vingt-un : la majorité se composait de personnes du premier rang, jouissant dans le pays de la plus haute considération.

Tandis que l'on s'intriguait en tous sens pour être de ce fameux dîner, le temps s'écoulait, et on vit enfin arriver le jour et l'heure de la réunion, si longtemps attendu. Les voitures s'arrêtèrent les unes après les autres devant la façade rembrunie de l'antique maison de notre héros; et dès l'instant que chaque convive entra successivement dans la première salle, il commença à être con-

vaincu qu'il s'était trompé dans l'idée qu'il s'était formée de cette fête. Cette salle avait, à la vérité, l'apparence de la singularité, mais le domestique qui introduisait était vêtu d'une livrée d'une élégance remarquable, quoique simple, et l'effet de la première impression fut tout à l'avantage de l'Amphytrion de la fête.

En montant au salon de compagnie, le style de l'appartement et la manière dont il était meublé, causèrent d'abord un peu d'étonnement. Tout y était splendide, mais extraordinaire : les meubles étaient dans le goût ancien; les ornemens étaient curieux. Le résultat général fut de plaire : chacun sentit qu'il n'était pas dans une maison ordinaire. André reçut les conviés avec son aisance ordinaire. Aucun d'eux ne fut moitié aussi surpris que M. Wellum, en voyant la maison et la société qui y figurait.

Mais ce fut sur la table à manger que se réunit l'admiration générale. Rien ne pouvait surpasser l'élégante simplicité du premier et du second services : tout ce qui couvrait la table était de la plus grande beauté, la cuisine délicieuse, les vins incomparables ; on pouvait dire avec vérité que Londres avait été mis à contribution pour opérer une pareille réunion. Le monde entier n'aurait rien pu produire de meilleur. Les convives se regardèrent d'un air qui exprimait la surprise et l'étonnement, sans pouvoir deviner par quel enchantement on avait pu élever en un clin d'œil une demeure somptueuse, et y donner un banquet aussi magnifique.

Au troisième service, l'originalité et l'humeur bizarre de notre héros prirent leur essort. Jamais on n'avait vu sur une même table une pareille réunion de porcelaine ancienne et grotesque, et on

entendait de nouveaux éclats de rire à chaque fois qu'on servait une nouvelle pièce de cette espèce.

Le troisième service n'était que l'étoile du matin, comparativement au soleil du dessert. Les pagodes de l'Inde, les temples de la Chine et du Japon, et les produits les plus rares de tous les climats, semblaient avoir été mis à contribution : en un mot, la maison, les mets, les vins et le maître, furent à l'unanimité proclamés comme incomparables; cependant le goût exquis qui régnait dans l'ensemble, fut ce qu'on admira le plus.

CHAPITRE LXVIII.

Un Ami dans le besoin.

Charles Pierston, que son oncle avait mis depuis quelque temps à la tête d'une maison de commerce, pour son propre compte, vint un soir chez notre héros, le prier de lui prêter mille livres. Weelie ne fut point surpris de la demande, parce qu'il avait appris plusieurs circonstances qui lui donnèrent des motifs de soupçonner que la prospérité de Charles avait souffert de violentes atteintes par quelques-unes de ces convulsions politiques qui, à cette époque, portaient souvent un tort irré-

parable aux relations commerciales du monde entier.

« Charles, dit André, je ne refuse point d'acquiescer à votre demande; mais, auparavant, il est convenable que vous me mettiez à même de me convaincre que ce prêt vous est d'une utilité réelle : ainsi allez me chercher vos livres; lorsque j'en aurai pris un aperçu, je vous donnerai ma réponse. Je désire sincèrement les trouver tels que je puisse, sans inconvénient, vous donner un bon pour la somme dont vous avez besoin. »

Pierston ne fut pas parfaitement satisfait de cette demande; mais elle était si raisonnable, qu'il ne put y former aucune objection fondée, et, en conséquence, fut chercher ses livres.

Pendant son absence, Weelie manda un des plus habiles comptables qui étaient employés chez lui : au retour de

Charles, il n'instruisit point son ami de cette circonstance; au contraire, aussitôt qu'il parut avec ses livres, il les reçut, et lui dit : « Il faut que vous me les laissiez jusqu'à demain matin. Quand vous viendrez, et que je vous les remettrai, j'espère que ma réponse vous satisfera. »

Charles se sentit mortifié de cette manière de procéder aussi stricte qu'austère, car il avait compté sur la familiarité amicale qui existait autrefois entre eux, et il ne concevait pas du tout que sa position actuelle exigeât autant de précaution pour un prêt momentané; cependant il étouffa ce léger sentiment d'humeur, qui provenait surtout de la crainte d'un refus, et attendit avec impatience la réponse d'André.

Lorsqu'il revint, le lendemain matin, son ancien ami le reçut avec plus de cordialité que de coutume, et parla

quelque temps avec lui sur des sujets de conversation ordinaire. Pierston avait assez de discernement pour pressentir que c'était le préliminaire d'un refus, et après avoir observé les efforts que faisait évidemment André, pour le préparer à apprendre de sang-froid la décision qu'il avait prise d'avance, il dit brusquement :

« Avez-vous examiné mes livres? »

Notre héros ne répondit pas sur-le-champ, mais parut embarrassé de la réponse à faire.

« Je vois maintenant ce qu'il en est, reprit Pierston : vous ne croyez pas prudent de me prêter la somme demandée. »

« Je le ferais bien volontiers, répondit André, si elle pouvait vous être de quelque utilité, mais vos affaires sont dans un tel dérangement, que, malgré que tout y soit évidemment en votre

faveur, sous le rapport de la probité, je n'en suis pas moins convaincu qu'il vous est impossible de vous tirer d'embarras. Charles, souffrez que je vous donne un mot de conseil dicté par la plus sincère amitié. N'essayez pas plus long-temps de lutter contre la fortune... en un mot, cessez vos affaires, et prenez sur-le-champ des arrangemens avec vos créanciers. »

A ces mots, si peu attendus, Charles devint pâle; ses lèvres tremblèrent, et ses yeux brillèrent momentanément du feu de l'indignation.

« N'interprétez pas mal mon langage, Charles : je vous parle comme un ami. Votre réputation, comme négociant, est sans reproches; votre intégrité est généralement reconnue : mais si vous vous obstinez plus long-temps à lutter contre le malheur, vous serez bientôt réduit à des expédiens qui vous per-

dront dans l'opinion publique, le premier des biens, puisqu'il survit à tous les autres; et vous finirez par faire banqueroute, au milieu des vociférations effrayantes de ceux que vous aurez trompés, même avec de bonnes intentions. »

Charles ne fit point de réponse; reprenant ses livres, il sortit aussitôt, quoique Weelie fît tous ses efforts pour calmer son agitation, qui était des plus évidentes : dès que Pierston eut quitté la maison, André se rendit sur-le-champ chez le marquis d'Avonside. « Milord, dit-il, je viens demander à Votre Seigneurie une légère faveur. Un de mes amis veut placer cinq mille livres à l'intérêt ordinaire : j'ai pensé que Votre Seigneurie serait peut-être obligée de se procurer quelques fonds pour fournir aux dépenses de la prochaine élection générale; comme c'est

une occasion d'avoir de l'argent à des conditions avantageuses, si Votre Seigneurie veut me consulter, elle ne la négligera pas. »

Le marquis donna de grands éloges à la prévoyance de son agent, et consentit sur-le-champ à prendre l'argent. Ils parlèrent ensuite de divers objets, et après un assez long-temps passé de cette manière, André se leva pour s'en aller : néanmoins, en traversant l'appartement, il s'arrêta tout-à-coup, et dit : « Milord, il existe une légère circonstance dans laquelle Votre Seigneurie pourrait cependant me rendre un grand service. Il se trouve quelquefois au nombre de mes amis des jeunes gens qui désirent d'être placés, et ce serait réellement faire une chose extrêmement à ma convenance, si Votre Seigneurie voulait faire inscrire une recommandation sur le registre ministériel, pour la

nomination à une place du gouvernement, soit en Angleterre, soit à l'étranger, qui pût être mise à ma disposition. Il m'importe peu quelle soit la nature de la place, pourvu qu'elle soit bonne, et qu'elle puisse être donnée prochainement. »

Le marquis sourit, et promit, avec beaucoup de grâce, de faire ce que demandait Weelie, en disant : « J'ai quelquefois pensé, Weelie, que vous ne vous étiez pas occupé des intérêts de vos amis autant que vous auriez pu le faire; par conséquent, attendu que c'est la première faveur que vous me demandez, je dois mettre tous mes soins à vous satisfaire, d'autant plus que vous m'avez laissé le choix de la place à demander. »

« Je suis très-reconnaissant, répondit André, des bontés de Votre Seigneurie; et votre patronage ne s'exercera point pour un objet indigne de votre protection. »

Le même soir notre héros reçut un billet du marquis, qui l'informait que le ministre lui avait promis, à la chambre des pairs, la nomination à un secrétariat qui allait vaquer dans l'Inde. Aussitôt il envoya chercher Charles Pierston.

« Eh bien! Charles, dit André, au moment où il entra dans l'appartement, avez-vous mûrement réfléchi sur ce que je vous ai dit ce matin? »

Charles répondit que oui, ajoutant qu'il était extrêmement peiné et incertain de ce qu'il avait à faire.

« J'en suis convaincu, mon ami, répondit André; mais, en pareil cas, le plus tôt n'est que le mieux. Pensez bien à ce que je vous ai conseillé, car maintenant je puis vous dire que, le terme de vos embarras atteint, en conservant une réputation honorable d'intégrité, est ce qui peut vous arriver de plus heureux. »

Charles s'égarait au milieu de mille sentimens divers, et balançait entre la honte et la nécessité d'adopter un parti. André, néanmoins, sans lui donner la plus légère atteinte de ce qui s'était passé entre lui et le marquis, eut le plaisir, avant de quitter son ami, de voir qu'il tendait à adopter son opinion. En conséquence, il s'abstint d'insister davantage sur ce sujet, laissant à la réflexion à achever son ouvrage, et peu de jours après il eut la satisfaction de recevoir un billet de Charles, qui lui apprenait que, bien convaincu maintenant de l'inutilité de ses efforts pour résister plus long-temps au malheur dont il était menacé, il était décidé à se soumettre avec résignation à ce qui lui paraissait réellement inévitable.

Les créanciers de Pierston reconnurent bientôt la prudence de cette démarche, et par des actes de procédure

très-succints, et indispensables en pareil cas, ils le déchargèrent unanimement de toute demande, comme un hommage rendu à sa fermeté et à sa probité. Charles porta cette pièce à André, dans l'espoir que ce serait pour lui un motif de lui prêter la somme qu'il lui avait antérieurement demandée pour l'aider à recommencer ses affaires ; mais après avoir regardé attentivement la pièce, il se borna à dire : « Je me réjouis de ce que vous avez obtenu cette marque de confiance ; mais j'ai besoin de sortir sur-le-champ, et je vous prie de m'excuser si je vous quitte. »

Le cœur de Charles se souleva violemment, lorsqu'il se mit de côté, incapable de prononcer un seul mot, au moment où son ami quitta l'appartement. Il y avait peut-être dans ce procédé un peu de cruauté, car notre héros, ayant obtenu sa nomination à la

place dans l'Inde, aurait pu l'informer de cette circonstance, si essentielle pour lui; mais il se rappela toujours cet ancien proverbe, qu'il arrivait souvent beaucoup de choses dans l'espace de temps nécessaire pour porter à ses lèvres la coupe qu'on croit être au moment d'avaler, et craignit d'encourager des espérances qui pourraient ensuite être détruites. Cependant il se rendit, en se séparant de son ami, auprès du marquis, et ne quitta le noble lord que quand il eut reçu la confirmation de la nomination de Charles à la place désignée. La chaleur avec laquelle il avait suivi cette affaire frappa Sa Seigneurie, qui railla Weelie avec tout l'esprit qu'il possédait à un degré si supérieur, sur le bénéfice qu'il supposait lui revenir dans cette affaire.

« Ce que dit Votre Seigneurie est très-vrai, répondit André; je ne peux

point nier que ce n'ait été pour moi un événement très-heureux : mais je serais bien trompé si le public avait des raisons de s'en plaindre, car M. Pierston a autant d'habileté que de probité. Vraiment, si je n'en avais été entièrement convaincu, il ne serait pas entré dans ma pensée de solliciter en sa faveur la puissante intervention de Votre Seigneurie. »

Nous n'essaierons point de décrire la scène qui eut lieu lorsque Weelie instruisit son ancien camarade de la place qu'il avait obtenue pour lui, et le souvenir reconnaissant que Pierston conserva toujours de cet éminent service.

CHAPITRE LXIX.

Patriotisme.

Peu de temps après avoir procuré à Pierston la place qui lui avait été demandée pour lui, le marquis d'Avonside reçut d'un de ses amis du ministère une communication confidentielle, relativement à la dissolution du parlement; cet ami engageait Sa Seigneurie à lui envoyer immédiatement notre héros, comme étant son solliciteur, pour se consulter avec lui relativement à la manière de diriger les élections dans le bourg de Bidfort, dans lequel on s'attendait à voir l'influence du marquis contestée avec beaucoup d'adresse. Le

noble marquis était un des plus zélés partisans des fonctionnaires royaux, aussi long-temps qu'ils jouissaient de la confiance de leur royal maître; et les abandonnant aussitôt que leur crédit commençait à s'altérer de manière à faire craindre leur destitution. Sa conduite politique avait toujours été dirigée par ce qu'on pouvait appeler la politique héréditaire de sa famille : son résultat ne lui avait pas été très-avantageux. A la vérité, pour lui rendre justice, on doit dire que son agrandissement personnel ne servit jamais de base à sa conduite; l'état de sa fortune en était la preuve : ses domaines se trouvaient très-grevés, par la suite de ses efforts continuels pour conserver l'importance politique dont ses ancêtres avaient toujours joui dans le royaume, et qui se trouvait alors fortement menacée par l'influence naissante d'autres familles

plus distingués par leurs talens et par leurs fortunes.

Mais pour ne pas nous occuper de pareils sujets, qui, en ce moment, ne coïncident pas exactement avec la marche de cet ouvrage, nous nous bornerons à dire qne notre héros, en arrivant dans la résidence du marquis, trouva Sa Seigneurie seule. Après une courte conversation préliminaire, relative à l'objet alors en vue, et les arrangemens à prendre pour le nouvel emprunt hypothécaire nécessaire pour l'emporter dans l'élection, le noble lord dit : « Maintenant que j'y pense, Weelie, pourquoi ne prendriez-vous pas place dans la chambre. J'emploierais aussi bien mon influence dans le bourg de Bidfort pour vous que pour qui que ce soit au monde; non que je pense que vous ayez les qualités requises pour figurer avantageusement dans les débats,

mais il y a beaucoup d'affaires particulières et de comité dans lesquelles vous êtes éminemment propre à paraître avec avantage. Je désirerais que vous y pensassiez sérieusement, et si vous êtes disposé à accepter mon offre, je vous porterai de préférence à tout autre candidat. »

Cette proposition ne surprit point André, comme s'offrant à sa pensée pour la première fois. Depuis qu'il se trouvait placé dans la société au niveau de ce qu'il valait, l'ambition de devenir membre du parlement s'était souvent offerte à son imagination : il avait même formé le projet de sonder Sa Seigneurie à ce sujet ; mais la prudence, qui était toujours sa vertu caractéristique, ne lui permit pas de lui répondre avec franchise.

« Certainement, Milord, je dois vous savoir très-bon gré d'une offre aussi

obligeante ; mais je crains de ne pas avoir assez de moyens pour prendre une part active dans le grand conseil de la nation, non que je ne pense qu'il y aurait plusieurs circonstances où je pourrais y figurer aussi bien qu'un autre : cependant, Milord, vous savez que vos intérêts ont besoin d'être énergiquement défendus, et que je penche plutôt pour suivre la direction politique de mon noble ami le comte votre gendre, qui est, comme souvent Votre Seigneurie s'en est plainte, fortement en opposition avec les Whigs. »

Cette réponse rendit le marquis un peu incertain: ce n'était ni un refus ni un assentiment, mais elle offrait un moyen de continuer les négociations. « Au reste, M. Weelie, il me serait possible de penser que vous vous éloignerez de mes amis ministériels pour

tout ce qui serait relatif aux mesures générales, et jamais je ne prétendrai réclamer votre suffrage pour des questions de politique spéculative, excepté pour tout ce qui serait relatif aux réformes parlementaires ou à l'émancipation des Catholiques; ce sont des points sur lesquels je devrai personnellement garantir que votre vote sera toujours ministériel. »

« Sous ce rapport, Milord, vous ne devez avoir aucunes craintes; car, d'abord, on ne peut pas supposer que je voulusse me séparer d'opinion de celui à qui je devrai cet honorable poste: en second lieu, ma conscience s'opposera toujours à ce que je consente à introduire parmi nous cette prostituée Babylône, montée sur la bête qui a sept têtes et dix cornes. Mais qu'exigerait votre Seigneurie, si on tentait de ro-

gner les ailes de cette oie grasse, autrement connue sous le nom d'autorité épiscopale? »

« Comment! s'écria le lord effrayé; oser toucher à l'église, M. Weelie!....... parlez-vous sérieusement? vraiment, vous voudriez donc renverser l'état. »

« Je ne dis rien de moi-même relativement à l'église: non, que le ciel me pardonne; je ne veux point me mêler en aucune manière dans tout ce qui est relatif au clergé. Je ne parle de cela que d'une manière purement hypothétique. Il n'est point impossible que quelques-uns des orateurs turbulens de la chambre soient tentés d'aborder cette question : ce que je désirerais savoir, c'est si, dans le cas où on viendrait agiter ce sujet, vous désireriez me voir voter pour conserver la hiérarchie des évêques telle qu'elle est en ce moment; ou si on proposait de réduire les dîmes, pour en

donner une partie à l'état ou aux propriétaires, Votre Seigneurie verrait cette innovation avec plaisir. »

« Vraiment, dit le marquis, je ne crois pas que de pareilles questions soient agitees sous le règne présent: on ne doit pas l'espérer. Mais si on faisait quelque tentative à ce sujet, le propriétaire est celui qui a les droits les plus légitimes sur les dîmes. »

« Je prévois d'avance quelle serait l'opinion de Votre Seigneurie, répondit André; mais, Milord, comme les dîmes sont la propriété de l'église, ne serait-il pas plus naturel pour les membres du parlement, qui, comme moi, n'ont pas de terres, de prendre pour eux-mêmes une portion des dîmes, que de les donner aux propriétaires? »

Le marquis sourit de cette question, mais ne put deviner quel pouvait en être le véritable motif.

« Néanmoins, continua André, je pense, avec vous, Milord, que ce n'est point une discussion à entamer en ce moment: il m'était seulement nécessaire de connaître les intentions de Votre Seigneurie à ce sujet. Maintenant que je comprends très-clairement que ceux que vous aurez fait nommer ne doivent point voter pour la réformation, ni pour l'émancipation des Catholiques, et que, si la question de l'expoliation de l'église venait à être agitée, ils doivent voter en faveur des propriétaires, nous pouvons parler de l'élection du bourg. Qu'exigera de moi Votre Seigneurie, si je m'engage avec elle à me dévouer entièrement à ses amis ministériels? »

Le marquis fut un peu étonné de la franchise de ce langage; cependant il ne put s'empêcher de sourire. « Si vous êtes nommé, dit-il, par un de mes

bourgs, vous me donnerez trois mille cinq cents livres; tout autre ne l'aurait pas à moins de quatre mille, et il y a ici un Nabab, récemment arrivé de l'Inde, qui m'en donnerait beaucoup plus: mais c'est un homme bavard et inconsidéré, et j'aime, ainsi que tous mes amis, à bien travailler sans paroles inutiles. »

« Sérieusement, Milord, voilà une grande tentation; je pense que nous pourrons facilement nous entendre, si Votre Seigneurie me permet d'agir selon ma conscience, lorsque je le croirai indispensable. »

« Sur ma tête, répondit le marquis, j'oserai dire que nous ne différons pas d'opinion. Vous êtes un homme qui méritez toute confiance, et je compterais autant sur votre prudence et votre discrétion en matière politique, que sur tout autre gentlemen de ma con-

naissance : mais il faut soutenir avec zèle les intérêts du gouvernement. »

« Milord Avonside, dit notre héros, d'un ton très-sérieux : milord Avonside, je crois et j'espère ne donner jamais lieu à personne de me supposer capable de ne pas défendre les intérêts du gouvernement. »

« Je vous demande pardon, M. Weelie, répondit Sa Seigueurie : je n'ai jamais révoqué en doute la solidité de vos principes, j'ai lieu de penser que ma proposition de vous porter pour membre du parlement est la meilleure preuve à vous donner de la bonne opinion que j'en ai conçue. »

« Certainement Votre Seigneurie n'a point de motifs de me considérer sous les rapports politiques autrement que comme un homme qui s'efforce de parcourir d'une manière honorable la carrière de la vie ; par conséquent la seule

chose qui me mortifie en ce moment, désirant, comme je le fais, profiter de l'offre bienveillante de Votre Seigneurie, c'est que vous puissiez regarder comme nécessaire d'exiger de moi des garanties de ma manière de voter, car ce serait, à mes yeux, un grand obstacle pour profiter de la faveur que vous désirez m'accorder. »

« Pour être franc avec vous, Weelie, je ne vous demande rien de plus qu'aux autres gentlemens que je fais nommer au parlement. Je regarde comme un préliminaire indispensable que nous nous entendions auparavant, d'une manière aussi claire que précise, sur les conditions auxquelles je consens à employer pour eux mon crédit. »

« Aucun doute à cet égard : l'argent sera exactement payé, et les conditions du marché sont d'ailleurs parfaitement convenues. Mais il est possible que vous

ne soyez point contrarié si je vous propose quelques légers changemens dans votre plan, dit André sèchement : je vais donc vous expliquer ce que je peux faire. Vous connaissez quels sont mes principes, Milord; et sans parler d'une amitié dont j'ose m'enorgueillir, vous devriez m'envoyer au parlement pour deux mille livres, à moins que tout autre individu ne soit plus lié que moi avec vos amis ministériels, relativement aux débats. Maintenant, Milord, si vous voulez consentir à me laisser agir librement, je supporterai à mes propres dépens les frais à faire pour mon élection à Bidfort, à quelle somme qu'ils puissent se monter ; ce qui sera beaucoup plus honorable pour vous et pour moi. »

« Vous êtes un étrange mortel, dit Sa Seigneurie en riant, et je ne peux qu'agréer votre proposition. J'espère néanmoins que vous justifierez ma con-

fiance, relativement à vos principes ministériels. »

« Je compte que les amis de Votre Seigneurie ne me donneront eux-mêmes aucun motif de porter atteinte au marché. »

Tels furent les préliminaires qui devaient ouvrir à notre héros l'entrée du parlement; mais il y eut certaines circonstances liées avec son élection, trop importantes pour être omises, surtout en ce que Minerve, sous la forme de la vieille Egyptienne, facilita son élection, peut-être beaucoup plus efficacement que plusieurs autres agens plus importans et plus ostensibles.

CHAPITRE LXX.

Une Election.

Bientôt après qu'André eut publiquement annoncé son intention de devenir candidat pour le bourg de Bidfort, les reconnaissans Bohémiens parurent devant sa porte, et la vieille femme demanda à être admise.

« Eh bien! la bonne mère, dit notre héros, au moment où le domestique l'introduisait; quel sujet vous amène, et que voulez-vous de moi maintenant? »

« Je suis venue pour vous remercier de nouveau, et reconnaître les bontés que vous avez eues pour moi et les miens, »

répondit la Bohémienne, respectueusement.

« Non, non, honnête femme, vous ne pouvez demeurer ici plus long-temps; je n'ai aucun besoin de vos services..... Je n'ai point en ce moment d'argent chez moi, » répondit-il.

La vieille femme sourit de cette réponse, et dit : « Je ne suis point venue, Monsieur, pour partager vos alimens ou m'asseoir à côté de votre feu, mais pour vous offrir les moyens qui sont en mon pouvoir pour seconder vos projets de fortune. » En même temps elle jeta sur lui un regard qui exprimait la finesse et la curiosité. Ensuite, s'asseyant sur une chaise sans y être invitée, vis-à-vis celle sur laquelle il était placé lui-même, elle dit : « Vous avez des desseins que je peux faire réussir : essayez de mon art... Désirez-vous siéger en présence du roi? voudriez-vous obtenir l'amour de quel-

que jeune beauté? il y a, pour y parvenir, des sentiers détournés, parfaitement connus des Bohémiens.... Laissez-vous conduire par moi. »

Après avoir fait ces offres de service, la vieille femme garda quelque temps le silence, et Weelie ayant réfléchi deux ou trois minutes sur ce qu'elle avait dit, lui parla de la manière suivante : « Je vous dirai ce qu'il en est, bonne femme, à condition que vous ne chercherez point à faire avec moi de vos tours ordinaires. Vous avez entendu dire que je voulais me présenter comme candidat pour le bourg de Bidfort, ainsi ne faites rien pour me tromper en me donnant de fausses espérances. »

La vieille femme ne répondit point pendant quelque temps à cette adresse de notre héros, mais parut très-agitée, et une ou deux fois leva brusquement l'index de sa main droite, comme si elle

eût été dirigée intérieurement par quelque impression rapide; ensuite elle se leva avec emphase, comme bien préparée à faire connaître quelque important résultat de ses méditations.

« Nous connaissons parfaitement, dit-elle, les moyens de rendre une belle accessible à l'amour, de bannir de son cœur les épines de la haine, et d'y substituer les roses de la tendresse. Nous emploierons notre art en votre faveur, et l'événement vous prouvera si nos offres de services ont été vaines. Mais quelles seront vos couleurs au moment de l'élection? »

« Orange et bleu, sans aucun doute; la suprématie de l'église réformée, et la succession de la maison de Hanôvre. »

La vieille femme se leva aussitôt, et quitta l'appartement sans proférer une parole. Avant que notre héros eût eu le temps de revenir de sa surprise, elle

était à la porte de la rue. Les domestiques, qui virent la précipitation avec laquelle elle s'éloignait, coururent en haut, pour voir si elle n'avait rien volé, et furent quelque temps avant de répondre à leur maître, qui sonnait pour lui faire donner quelques rafraîchissemens.

Le reste de la troupe des Bohémiens, qui attendaient leur aïeule dans les rues adjacentes, se rallièrent autour d'elle aussitôt qu'elle parut, et partirent tous ensemble pour Bidfort.

Ils dressèrent leurs tentes à l'entrée de la ville, dans une petite rue isolée qui conduisait à la place du marché, et tandis que les hommes parcouraient le bourg, le grand-père avec son rouet à aiguiser les couteaux et les rasoirs, et son fils en proposant de refondre des cuillères d'étain, la vieille femme alla de maison en maison pour voir si leurs ha-

bitans avaient de la vieille porcelaine à raccommoder, ou des fauteuils de jonc à réparer : la jeune femme demanda l'aumône avec son enfant; les deux plus petits allèrent au marché avec un panier plein de petites babioles, qu'ils avaient achetées avant de partir de Londres : les principaux articles qu'il contenait étaient de petits nœuds de rubans bleus et oranges. Les reconnaissans Bohémiens avaient employé à ces emplètes une partie de l'argent qui leur avait été donné le jour du procès, et qu'ils avaient soigneusement conservé jusqu'alors.

Les petits Bohémiens offrirent avec tant d'importunité et d'originalité leurs nœuds d'amour bleus et oranges, et leurs autres colifichets, aux femmes et aux enfans, et les leur vendirent à si bon marché, qu'ils les eurent bientôt débités. Toutes les fois que la

grand'mère en voyait quelques-uns dans une maison, elle prenait son regard mystique, et disait : « La couleur orange est un signe de richesse, et le bleu annonce un cœur fidèle ; puissiez-vous jouir de ces deux sources de félicité ! »

Pendant deux ou trois jours on les vit ainsi se livrer à ce qui paraissait être dans leurs attributions ordinaires, et lorsque l'occasion s'en présentait, chaque membre de la troupe recommandait l'autre, comme très-habile dans l'art de prédire la bonne avanture : cependant la préférence était toujours donnée à l'âge et à l'expérience de l'aïeule, qui prédisait à tous les chalands de grandes richesses, des honneurs et d'heureux jours, qui leur viendraient d'un petit homme du pays du nord, ayant des joues fraîches et colorées, avec de petits yeux, et qui serait vêtu bleu et orange. La consé-

quence de ces prédictions fut que chaque jeune fille dirigea, dans ses rêves, ses pensées vers le nord, d'où elles attendaient un amant de cette tournure : ainsi l'imagination de chaque habitant de la ville était affectée, sans s'en douter, d'une prévention favorable pour les couleurs bleu et orange.

A la fin, la dissolution du parlement, déterminée d'avance, lorsque tous les amis du ministère eurent pris toutes leurs mesures pour déjouer leurs adversaires, fut connue du public; alors les grandes routes retentirent du bruit des voitures et des cavaliers, et les cabarets de chaque bourg devinrent l'asile du patriotisme, au grand et immédiat avantage de l'excise, qui est peut-être la seule branche de l'état qui retire quelque avantage direct d'une élection générale.

Notre héros et ses amis ayant l'avantage ministériel d'être appuyés au pré-

judice du Nabab, qu'on voulait lui opposer, entrèrent dans le bourg dans une barouche attelée de quatre chevaux, tous superbement ornés de larges rubans oranges et bleus. Il fut reçu avec des acclamations universelles, auxquelles même se mêlait un sentiment de respect superstitieux ; en sorte que, quand le Nabab arriva, toute la ville ressemblait à un lit de fleurs d'été, bleues et oranges, et le petit homme venant du nord, quoique du parti ministériel, obtint si évidemment la faveur populaire, que son rival abandonna sur-le-champ la lice, et se retira.

Aussitôt que le nouveau membre eut été porté en triomphe, les Bohémiens se présentèrent à son auberge, et la vieille femme, triomphante, lui expliqua, en son baragouin nécromancien, le secours méthaphysique qu'elle lui avait donné au moment de l'élection.

CHAPITRE LXXI.

Une Résidence royale.

Notre héros savait parfaitement que, d'après ses relations politiques avec le marquis d'Avonside, il serait nécessaire qu'il parût incessamment à la cour : il est vrai qu'aussitôt après sa nomination comme membre du parlement, le marquis le lui fit entendre, et qu'il voulait lui-même le présenter au roi.

La curiosité n'était qu'un sentiment très-secondaire dans l'âme de Weelie, en sorte qu'il n'avait jamais cherché l'occasion de voir le roi. Quoique fréquentant les gens les plus distingués

par leur rang et leurs manières, on ne pouvait pas dire qu'il eût acquis même la plus légère notion sur la vie privée et les qualités personnelles de Georges III. La vie retirée que la famille royale menait à Windsor avait, à la vérité, rendu, en quelque sorte, le roi étranger à son peuple, et si ce n'était dans les occasions publiques, les levers et les réceptions d'apparat, on voyait rarement Sa Majesté, excepté le samedi soir, sur la terrasse du château.

L'expérience et la réflexion avaient appris à Weelie que, pour réussir auprès des personnes avec qui on avait besoin ou occasion de se trouver en rapport, il était très-essentiel d'être instruit d'avance de toutes les particularités caractéristiques de leurs mœurs et de leurs habitudes : par suite de cette opinion, une présentation à la cour, si généralement regardée comme un pur

cérémonial, était pour lui un événement auquel il attachait, avec raison, la plus haute importance. Il venait d'être élevé à un rang dans la société qui rendait, en quelque sorte, cette formalité indispensable. Il était alors dans l'ordre des probabilités ordinaires qu'il serait un jour à même d'avoir avec son souverain des relations directes : il était donc nécessaire, d'après son opinion, qu'il se mît à même de se conduire, à la première présentation, de manière à ne donner sur son compte aucune impression défavorable ; mais pour y parvenir, il fallait autant d'adresse que de prudence. C'était un sujet trop délicat pour être confié même à un ami, pour en obtenir des conseils, car il ne pouvait être clairement développé, sans laisser entrevoir des vues trop élevées, qui étaient encore soumises à toutes les chances de

l'avenir, ces rêves de l'ambition, qui sont rarement susceptibles de discussions raisonnées et approfondies. Le comte de Sandyford était le seul de ses amis dans les avis duquel il aurait eu confiance sur des sujets de cette nature; mais quoiqu'il admirât avec raison la finesse d'esprit et la pénétration de Sa Seigneurie, il craignait si fort les railleurs, qu'il ne voulut point le consulter : en conséquence, après avoir bien mûrement pesé le tout dans son esprit, il résolut d'aller secrètement à Windsor, et de recueillir, sur les lieux mêmes, le plus d'informations qu'il lui serait possible, sur les habitudes, les manières et le véritable caractère du roi.

Ainsi, à l'heure où la diligence de Windsor part ordinairement du bureau du *Cheval Blanc*, en Picadilly, il s'y rendit, et prit sa place dans un coin,

évitant toutes informations, de peur qu'il ne passât par hasard quelqu'un de ses amis qui le questionnât sur les motifs de son excursion, ce qui, au reste, est heureusement passé de mode: les habitans de la campagne, ou les avocats qui viennent à Edimbourg pour les appels des causes, sont les seuls qui demandent pourquoi leurs amis vont dans les diligences, ou qui s'étonnent de les y voir.

Notre sénateur n'eut aucune aventure dans ce voyage, quoique trois écoliers d'Eton, perchés sur le siége extérieur de la voiture, essayèrent une ou deux fois de le plaisanter. Il était cependant de force à leur tenir tête, et avant la fin du voyage ils avaient entièrement fait connaissance. Il apprit d'eux que la taverne du château était une des meilleures auberges : un des écoliers lui dit que, s'il ne voyait pas

d'objections à y faire, ils iraient le voir le lendemain, et l'aideraient à vérifier quelles espèces de vin il y avait dans la cave.

« Je ne peux trouver aucun inconvénient, Messieurs, répondit-il, à recevoir de vous des politesses, et si vous êtes véritablement disposés à me régaler d'une bouteille du meilleur, je ferai tous mes efforts pour répondre à cette marque de votre bienveillance. »

Après cela ils se séparèrent. Weelie fut prendre le thé dans la salle du café, ce qu'il fit dans le dessein de faire des questions aux garçons sur les localités. Il alla aussi inspecter les environs de la résidence royale, pour observer l'espèce d'appareil dont la demeure du souverain pouvait être environnée. Il n'avait pas encore eu sur ce point des idées bien positives, ou il dut les trouver bien erronées, car il fut glacé, nous

pourrions même dire effrayé, par le silence monastique qui régnait dans les corps-de-garde et dans les cours, excepté lorsqu'on entendait le mouvement des pieds des sentinelles, parce que les soldats eux-mêmes sympathisaient avec le génie qui présidait en ces lieux, parcourant leurs courts circuits devant les différentes entrées, sans échanger une parole; ou quand deux ou trois tailleurs de pierre, employés à réparer les tours et les corniches, faisaient entendre leurs marteaux avec une monotone uniformité. Il s'était attendu à voir des coursiers piaffans, des bannières flottantes, d'entendre battre les tambours et retentir les trompettes, au milieu de la pompe la plus bruyante, qu'il regardait comme l'attribut indispensable du palais et de la cour d'un puissant monarque: mais il ne rencontra partout que la plus extrême simplicité, qui n'était relevée

que par les antiques souvenirs qui se rattachaient à ces lieux. L'étendard royal, placé sur la tour ronde, flottant avec pompe, seulement agité par la brise d'été, au coucher du soleil, était le seul signe de la présence du souverain qui vînt frapper la vue.

La soirée était trop avancée pour qu'il pût voir les appartemens, mais il résolut de s'y rendre de bonne heure le lendemain matin, sans, néanmoins, la plus légère intention d'examiner les objets d'arts dont il était orné, ni d'écouter les traditions des domestiques chargés de les montrer aux étrangers. Son véritable but était de parler à quelques-uns des serviteurs en traversant les différentes salles et appartemens, et de faire naître ainsi une conversation qui pût le mettre à même d'acquérir quelques informations directes sur l'objet de sa visite. Ses recherches, ce soir-

là, furent donc essentiellement consacrées à s'informer du moment et de la manière d'être admis dans les appartemens, où et quand il pourrait le mieux voir la famille royale.

Sa promenade au château, et ses questions aux différentes personnes que le hasard lui fit rencontrer, absorbèrent tout son temps jusqu'à la nuit. Aucuns souvenirs de Shakespeare ne l'attira dans le parc lorsque la lune fut levée; au contraire, une opinion beaucoup plus prosaïque, et par conséquent infiniment plus naturelle, le porta à croire que, s'il continuait à errer dans ces lieux, trop long-temps après que les réverbères seraient allumés, il pourrait bien trouver des questionneurs nocturnes beaucoup plus substantiels que les fées, et aussi dangereux que ceux qui exercèrent si bien leurs talens sur sir John Fablast. Il crut donc convenable de se

retirer de bonne heure à son auberge, ce qui lui fit perdre le bel et romantique effet de la vue du château au lever de la lune, vue que tout homme qui a le plus léger goût pour les sites pittoresques ne peut pas espérer de trouver ailleurs, et doit désirer d'admirer au moins une fois dans sa vie.

CHAPITRE LXXII.

Le Parc de Windsor.

Le dimanche matin, au lever du soleil, Weelie bravait la rosée du matin dans le petit parc, pour jouir de la brise matinale; mais cet exercice, salutaire pour la santé, n'était pas le motif qui l'avait décidé à sortir de chez lui d'aussi bonne heure. Il avait appris des gardes de nuit que Sa Majesté se levait de grand matin, que, par conséquent, les gardes du palais devaient être éveillés au chant du coq, et que ce moment serait plus favorable pour leur parler que tout autre de la journée : en conséquence, il

regarda soigneusement de tous côtés, en parcourant le parc, mais il n'aperçut qu'une blanchisseuse solitaire, avec un panier de linge sur la tête, allant à la ville, et trois ou quatre petits paysans bien gras, qui venaient, en gambadant, le long du sentier de Datchet, avec leurs souliers ferrés et leurs bas de coton bien blancs.

Un peu désappointé, mais croyant qu'il était encore trop tôt pour pouvoir rencontrer les habitans du palais, il prolongea sa promenade vers les prés, et en s'arrêtant sur un petit tertre, il vit, à une très-courte distance au-devant de lui, un homme âgé, grand et vigoureux, vêtu d'un habit bleu, avec des revers et un collet rouge, qu'il prit d'abord pour une livrée. Il y avait néanmoins dans l'extérieur de celui qui le portait quelque chose qui indiquait que ce ne pouvait être un domestique.

Une canne à pomme d'ivoire, avec un cercle d'or, qu'il portait avec négligence, lui donna à penser que c'était un vieil officier, ou un des pauvres chevaliers de Windsor, car il avait ajouté à son instruction, dans le cours de la soirée précédente, une connaissance de l'existence de cette fraction du noble ordre de la Jarretière. « Voilà, dit en lui-même cet embrion de courtisan, voilà précisément ce que je cherche : je vais m'adresser à cet honnête comte; il n'y a pas de doute qu'il ne puisse me donner des renseignemens sur le roi. » Alors il s'avança promptement; mais avant qu'il eût eu le temps de faire plusieurs pas, le vieux gentlemen se retourna, et voyant un étranger, s'arrêta : le regardant deux ou trois secondes, il se dit à lui-même, assez haut cependant pour être entendu : « C'est un étranger..... Je ne le connais point..... Non, je ne le

connais point. » Ensuite il s'arrêta jusqu'à ce que notre héros se fût approché de lui.

« Bonjour, Sir, dit Weelie en l'abordant : vous êtes debout de bonne heure pour un matin du sabbat. Je pense, digne homme, que Sa Majesté est aussi un exemple de sobriété et de diligence matinale. »

« Ecossais ! eh ! dit le vieux gentlemen : belle matinée..... Belle matinée, Sir..... Le temps est-il plus chaud ici que chez vous ? Comment trouvez-vous Windsor ?.... Est-ce que vous êtes venu pour voir le roi ? » et il se mit à rire aux éclats.

Le sénateur fut un peu embarrassé de savoir à quelle question il devait commencer par répondre ; mais enchanté de la franchise cordiale du salut, il dit gaîment : « Il n'est pas facile de répondre à tant de questions à la fois ; mais si

vous n'avez pas d'objection à cette méthode, je vous dirai que vous avez deviné juste, et que je viens du Ayrshire. »

« Ah ! Ayrshire...... Beau pays que celui-là..... Il y a là de bonnes fermes. N'avez-vous plus maintenant de contrebandiers parmi vous, ni de gens de l'excise tuant des lords? jeu dangereux, jeu dangereux. Le pauvre lord Eglinton avait beaucoup de goût pour l'agriculture. J'ai entendu dire que le comté lui doit de grandes obligations...:. Faisant toujours des améliorations..... Rien de pareil..... Nous avons besoin d'hommes pour faire la guerre..... Le blé est notre dent de dragon..... Les patates réussissent-elles aussi bien qu'en Irlande? Eh! »

Cette saillie inspira à notre héros autant de gaîté que son auteur paraissait en avoir lui-même : ils se mirent à rire ensemble, du meilleur accord.

« A merveille, Sir, dit André; mais comme je suis entièrement étranger à ces lieux, je voudrais vous faire une ou deux questions sur le roi, précisément pour savoir d'une manière exacte quelle espèce d'homme ce peut être. On ne peut ajouter aucune confiance aux journaux ni à l'histoire, lorsqu'il s'agit des chefs du gouvernement. »

« Quoi! vous êtes comme sir Robert Walpre..... Vous n'ajoutez pas foi à l'histoire..... Les Ecossais sont tous circonspects..... Mais, ajouta le vieux gentlemen, d'un ton plus grave, le roi n'est pas aussi bon que quelques personnes le disent; il n'est pas non plus aussi méchant que d'autres le prétendent. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il s'efforce religieusement de remplir ses devoirs : l'homme le plus honnête ne pourrait faire davantage, quels que soient la différence de leurs moyens. »

« Je crois que votre opinion sur lui est celle de tout le monde : les esprits les plus turbulens n'ont jamais contesté son honnêteté, même en dépréciant ses talens. Mais ce que je désire de connaître et d'apprendre n'a point de rapport avec ses qualités royales : je voudrais seulement savoir quelle est sa conduite dans sa vie privée, dans les choses où il agit comme le commun des hommes du monde. »

« Ah ! dit l'étranger gaîment, retombant dans son ton de liberté accoutumée. Très - extraordinaire, très - extraordinaire, vraiment ! Quelle raison, l'ami, avez-vous de désirer de connaître ces particularités ? Il faut que vous en ayez quelqu'une..... Jamais on ne fait de pareilles questions sans motifs. »

« Certainement, Sir, c'est une curiosité bien naturelle dans un sujet, de chercher à connaître quelle espèce

d'homme peut être celui à qui il a juré respect et obéissance, et de lui dévouer et son cœur et son bras. »

« Très-vrai, très-vrai, très-vrai, s'écria le vieux gentlemen. La remarque est très-juste..... Vous êtes venu en Angleterre pour affaires..... Quelles affaires ? »

« En vérité, Sir, ma principale affaire en ce moment est de voir le roi, et d'obtenir quelques renseignemens sur son compte. Je n'ai point d'autre intention en ce moment. »

« Intention ! s'écria l'étranger avec l'accent de la perplexité. Quelle intention pouvez-vous avoir en désirant d'obtenir des renseignemens sur le monarque ? »

Notre héros ne savait pas trop bien que faire de son vif et versatile compagnon, et pendant que le vieux gentilhomme riait de la manière plaisante avec laquelle il avait satisfait aux de-

mandes de l'Ecossais, il dit : « Je pense, mon ami, que vous n'êtes point accoutumé à parler avec des étrangers de la conduite du roi, car vous éludez la question, comme on dit au parlement. »

« Parlement.... Etant ici.... Comment le trouvez-vous? beaucoup de bruit et peu d'effets parmi eux. Eh! »

« Vous dites la vérité, Sir, et je désirerais que leurs discours fussent aussi brefs et concis que ceux du roi. On m'a dit que Sa Majesté s'exprimait avec beaucoup de grâces et de facilité, » reprit notre héros ; et l'étranger, sans appuyer son opinion, dit avec simplicité:

« On le pensait ainsi quand il était jeune; mais il est maintenant âgé, et il n'est point tel que je l'ai connu dans ses premières années. »

« Je suppose, répondit notre héros, que vous êtes depuis long-temps à son service? »

« Oui, je suis un de ses plus anciens serviteurs : même depuis que je peux agir, répondit l'étranger, souriant avec finesse, je puis dire que je ne l'ai pas quitté. »

« Je ne doute pas, répondit le sénateur, que vous n'ayez obtenu une place facile à gérer. »

« Je me suis certainement conformé à ses volontés, » s'écria l'étranger, d'un ton vif et gai ; mais devenant plus grave, il ajouta : « Mais c'est à vous et aux autres à juger quelle peut-être, dans ce monde, la récompense de ma conduite. »

« En ce cas je me tromperais, répondit André, si elle n'était pas considérable ; car vous me paraissez un homme discret. Je ne doute pas que vous ne soyez digne de la place que vous avez si long-temps occupée. Peut-être quelque jour, au parlement, cette conversation

se rappellera à ma pensée d'une manière avantageuse pour vous. Le roi ne ne pourra jamais commettre de fortes erreurs pendant qu'il s'entourera d'hommes aussi doux et aussi prudens, quoiqu'à la vérité vous me paraissiez un peu capricieux. Quel est votre nom? »

Le vieux gentilhomme parut un peu contrarié, mais dans l'instant il reprit son air franc et ouvert, et dit : « Quoi! vous êtes au parlement; eh! j'y ai une place aussi, que j'occupe néanmoins rarement : peut-être pourrai-je vous y voir..... Bonjour, bonjour. »

« Je vous prie d'excuser ma liberté, lui dit André, un peu mortifié de l'air et de la manière avec laquelle l'étranger se séparait de lui; mais si vous n'avez pas d'engagement plus agréable, je désirerais que vous consentissiez à partager mon déjeûner. »

« Impossible, impossible, s'écria

brièvement le vieux gentilhomme, en s'éloignant ; mais se retournant après avoir avancé deux ou trois pas, il ajouta : « Je suis obligé de déjeûner avec le roi ; il ne voudrait pas déjeûner sans moi. » Un grand éclat de rire apprit à tous les échos d'alentour que celui qui en était l'auteur s'attendait à les entendre répéter les accens de sa gaîté.

Notre héros ne fut pas très-satisfait de cette conversation ; il s'aperçut alors qu'il n'était pas aussi aisé qu'il l'avait pensé d'acquérir les connaissances qui avaient été l'objet de son voyage, et au milieu de la mauvaise humeur que lui causèrent ces réflexions, il passa la matinée à parcourir le parc et les environs du château, jusqu'au moment où l'heure ordinaire de son déjeûner l'appela à l'auberge.

CHAPITRE LXXIII.

Un Lever.

En déjeûnant dans le café, André apprit de quelques-uns des étrangers qui s'y étaient rendus pour déjeûner comme lui, que la meilleure occasion de voir la famille royale était au moment où elle revenait de l'église, car elle ne se promenait pas régulièrement tous les soirs sur la terrasse.

« Mais, dit-il, comment pourrai-je connaître le roi, s'il n'a rien qui le distingue des autres; cependant je veux suivre vos conseils, et me placer, selon votre avis, à l'entrée royale de la chapelle de S.t-Georges. »

En conséquence, il était à son poste à l'heure indiquée ; mais au moment où la voiture de Leurs Majestés arriva devant la porte, il vit seul avec la reine, à son extrême surprise, le vieux gentlemen qu'il avait rencontré dans le parc. A cette vue, le cœur lui battit, et il s'éloigna dans un état de confusion difficile à dépeindre, car il fut convaincu que c'était le roi lui-même, et il se repentit des libertés qu'il avait prises avec lui.

Cette idée le poursuivit pendant son retour à Londres; mais cependant lorsqu'il se rappela tout ce qui s'était passé dans cette entretien, il fut satisfait de penser que probablement il n'avait pas déplu à Sa Majesté. Au moment où il arriva chez lui, il put vraiment à peine s'empêcher de sourire de cette aventure, en pensant combien il avait complète-

ment réussi dans l'objet de son excursion, précisément au moment où il désespérait totalement d'y parvenir.

Comme le lever devait avoir lieu à S.t-James, dans huit jours, le marquis vint lui rappeler, le lendemain matin, qu'il devait être présenté.

André essaya en quelque sorte d'éluder cet honneur, dans l'espoir qu'en le différant de quelques jours, Sa Majesté pourrait, dans l'intervalle, oublier ses traits, disant : « Je doute, Milord, qu'il me soit possible d'aller ce jour-là à la cour ; j'ai beaucoup d'occupation relativement aux causes qui doivent être plaidées au prochain terme, et vraiment je désirerais différer de quelque temps cette présentation. »

« Cela est impossible, répondit Sa Seigneurie d'un ton sérieux. Le gouvernement attend non-seulement que tous

mes amis parlementaires seront présentés à la cour, mais qu'ils y paraîtront régulièrement. »

« J'espère, Milord, que Votre Seigneurie ne regarde pas cela comme indispensable, car vous savez qu'un homme de ma profession ne peut pas toujours disposer de son temps, lorsqu'il veut servir ses cliens avec exactitude et fidélité. Je pense que Votre Seigneurie et tous ceux qui m'ont donné leur confiance sont à même de pouvoir juger que j'ai toujours agi dans ce sens. »

« Mais l'Etat doit aussi être servi, et les hommes revêtus de fonctions publiques doivent avoir égard à cette considération; ainsi je dois compter que vous serez prêt à venir avec moi à Saint-James, » répondit le marquis.

« Si Votre Seigneurie regarde cela comme un objet d'importance, je dois

céder à ses désirs; mais vraiment je ne pouvais penser que ce fût servir utilement l'Etat, que de faire partie de la foule qui se montre à un lever. »

M. Weelie, dit le marquis gravement, je croyais que vous aviez des notions plus exactes sur les choses de cette nature. De quelle manière les intérêts publics peuvent-ils être mieux conservés, que par une grande exactitude à rendre régulièrement au monarque les hommages respectueux dont on lui est redevable. Cela n'est-il pas propre à inspirer au peuple une crainte et une vénération qui est due à la première personne du royaume. Dans ces temps critiques, où les principes destructeurs des anarchistes et des jacobins se répandent avec tant d'activité, tous les hommes qui prennent intérêt au bonheur et à la sûreté de leur patrie doivent réunir tous leurs efforts pour con-

server la constitution anglaise dans sa pureté primitive, en veillant également à la conservation des droits du roi, des lords et des communes. Quant à moi, si je n'attachais pas la plus haute utilité à porter assidûment mes hommages aux pieds du trône, je ne voudrais jamais respirer l'air de la cour, car il ne me convient nullement. Mais lorsque je réfléchis, M. Weelie, à la part active et distinguée que ma famille a toujours prise aux affaires publiques..... Non, jamais on n'a pu reprocher à aucuns de ses membres de manquer de dévoûment pour la monarchie, depuis une longue série de siècles. Au milieu d'un grand nombre de changemens, de révolutions et de mutations de dynasties, on les a sans cesse trouvés du parti de leurs souverains. Ce système de politique les a toujours garantis dans tous les temps, même les plus pénibles et

les plus turbulens, des vicissitudes qui ont plus ou moins atteint les autres seigneurs, plus versatiles dans leurs opinions. »

« Je connais parfaitement le rôle éminent que Votre Seigneurie, ainsi que ses illustres ancêtres, ont joué sur le brillant théâtre de la scène politique, et il n'existe personne qui apprécie plus que moi l'honneur d'être présenté par un seigneur d'une loyauté aussi connue que celle de Votre Seigneurie, répondit André : aussi n'ai-je aucune objection à former sur la présentation, mais seulement sur le moment où elle doit avoir lieu, étant chargé, comme je l'ai déjà dit, de causes très-importantes qui doivent être appelées au terme prochain. »

« Cette présentation n'emploiera pas plus de deux ou trois heures, répondit le marquis, et quand vous aurez *été*

présenté une première fois, vous pourrez y revenir aussi souvent que cela vous conviendra, car Sa Majesté possède une facilité extraordinaire de conserver un souvenir parfait de tous ceux qu'elle a vus une première fois. »

« Ah ! » s'écria notre héros.

« Mon cher ami, dit le marquis avec douceur, ne venez-vous point de sentir une douleur de goutte ? » et sur-le-champ Sa Seigneurie parla d'un remède dont il s'était souvent servi en pareil cas, d'une manière très-efficace.

André répondit du mieux qu'il put à cette inquiétude obligeante du marquis, en lui laissant cependant croire que la goutte pouvait en effet être la cause de l'exclamation qui lui était échappée ; et le marquis s'éloigna, avec l'assurance que le nouveau membre l'accompagnerait au prochain lever.

Lorsque le grand jour arriva, notre héros, pour la première fois de sa vie, fut irritable et de mauvaise humeur. Son nouvel habit de cour, brun foncé, lui allait fort mal, et n'était pas assez simple pour ses goûts; il pensait que l'épée aurait été beaucoup mieux placée au côté droit qu'au côté gauche : tout le contrariait, et il maudit les préjugés du marquis plus de cinquante fois avant d'avoir achevé de s'habiller.

Il retarda aussi long-temps qu'il lui fut possible à se rendre chez Sa Seigneurie, dans le dessein de donner à la foule le temps de remplir tous les appartemens avant qu'ils n'eussent eu celui de se rendre au palais, son intention étant de passer rapidement devant Sa Majesté parmi les autres, et d'éviter ainsi toute observation particulière. Le marquis, quand il arriva, était au moins d'aussi

mauvaise humeur que lui, déclarant qu'il n'avait jamais vu arriver si tard à un lever.

En entrant au palais, André ne perdit pas de vue Sa Seigneurie. A dater du moment où ils montèrent le grand escalier, il compta beaucoup sur sa petite figure et sur son agilité quand il serait obligé d'approcher du roi; et vraiment il ménagea si bien tous ses mouvemens, en pliant très-profondément les genoux à la présentation, baissant la tête et détournant en même temps son visage, qu'il était entièrement parvenu à se soustraire au regard pénétrant du souverain : mais au moment même où il se glissait derrière le corps opaque et volumineux d'un dignitaire ecclésiastique, il fut pris sur le fait, et aussitôt reconnu par le roi.

« Ah! ah! s'écria Sa Majesté : belle matinée, habitant d'Ayr..... Venu pour

voir le roi, n'est-ce pas? venu pour voir le roi. »

Notre héros, voyant que tout moyen de retraite était intercepté, rappela aussitôt tout son courage, et calculant d'après la connaissance qu'il avait de l'humeur familière du roi, dit : « Vraiment c'était un tour bien adroit de la part de Votre Majesté, de me faire parler continuellement, sans me donner le plus léger indice de la personne à laquelle je m'adressais. »

Le marquis d'Avonside fut pétrifié, et tout son maintien annonçait son étonnement; tandis que le roi, riant de tout son cœur en se rappelant son adresse, et satisfait du compliment que lui avait fait André si adroitement, continua à parler.

« Pas possible de déjeûner avec vous ce matin-là. Eh! mais un bon tour en mérite un autre. Qu'avez-vous en tête

maintenant? » En disant ces mots, Sa Majesté s'adressa vivement à un seigneur qui jouissait alors de toute sa faveur et de sa plus grande intimité, et lui dit : « Votre compatriote, Milord.... diablement fin, comme dit sir Archais, mais un honnête homme, un honnête homme; le plus noble ouvrage de la Divinité. »

André profita de cette ellipse dans le discours de Sa Majesté pour s'éloigner promptement, tandis que quelque autre personne, à qui Sa Majesté avait aussi une plaisanterie à faire, s'avançait vers lui: le nouveau courtisan eut bientôt fait oublier André.

Le marquis était très-sérieusement indigné au moment où il joignit notre héros, après cette scène, pour monter dans la voiture, et reprendre avec lui le chemin de Londres. Il l'assura qu'en agissant ainsi il avait couru le plus

grand danger d'être mal reçu : mais lorsque lord Sandyford fut instruit de cette aventure, il déclara qu'il ne serait pas surpris si notre héros rivalisait un jour ses plus célèbres compatriotes dans la faveur royale. Cette opinion n'était point invraisemblable, car après le lever suivant, où le Roi lui parla de nouveau avec beaucoup de cordialité, il reçut une invitation pour une des réunions de la reine à Buckingham-House, où Sa Majesté l'engagea à revenir à Windsor.

La direction que prit la vie de notre héros l'empêcha de profiter des bontés de son souverain Georges III, dont le souvenir sera toujours cher aux Anglais, tant par la sagesse et la modération de son gouvernement, que par la douceur de ses mœurs et ses vertus privées.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

